



HAL
open science

La linguistique d'intervention comme praxis des utopies réalisables : expériences au Guatemala.

Jean-Léo Léonard

► **To cite this version:**

Jean-Léo Léonard. La linguistique d'intervention comme praxis des utopies réalisables : expériences au Guatemala.. Dossiers d'HEL, 2014, Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues, pp.22. halshs-01115186

HAL Id: halshs-01115186

<https://shs.hal.science/halshs-01115186v1>

Submitted on 11 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LA LINGUISTIQUE D'INTERVENTION COMME PRAXIS DES UTOPIES RÉALISABLES : EXPERIENCES AU GUATEMALA

Jean Léo Léonard

UMR 7018 & IUF

1. INTRODUCTION

La Mésoamérique (MA) est l'une des régions du monde la plus riche en phyla ou groupes linguistiques : la densité de familles de langues observables dans cet isthme intercontinental est deux fois supérieure à celle recensée dans le continent africain (au moins huit phyla¹ en MA contre quatre en Afrique, à une échelle de grandeur incomparablement moindre). La densité du continuum structural y est très variable : les langues mayas présentent entre elles des distances comparables à celles internes à des sous-familles indo-européennes (par exemple, entre langues romanes ou entre langues germaniques), mais les discontinuités internes à un phylum comme l'otomangue sont égales ou supérieures à celles observables entre sous-familles indo-européennes (par exemple, entre langues germaniques et langues slaves ou langues indo-iraniennes). Selon moi, le nombre de langues et de phyla ne change rien à la faisabilité d'un aménagement multilingue et multiculturel. L'argument qui consiste à dire qu'un pays où sont parlées dix, vingt, cent ou deux cents langues n'aurait jamais les moyens de leur accorder une place formelle (statut) et une ergonomie (fonction) dans la société est un sophisme : la montée du statut et de la fonctionnalité commence par la transition diamésique (le passage à l'écriture) ainsi que par l'intégration de textes et de contenus multilingues en milieu scolaire. Ces deux opérations ne demandent, du moins *a minima*, que peu de moyens financiers supplémentaires puisqu'elles peuvent se réaliser au moyen des infrastructures d'éducation publique et de formation continue – le fait qu'elles se réalisent le plus souvent *par défaut* dans ces cadres, de manière optionnelle et bénévole, atteste de leur faisabilité en dépit du manque de moyens puisque, à défaut d'un engagement de l'État, ce sont souvent des instituteurs, pourtant à faible revenus, qui en prennent l'initiative. Des sommes bien plus importantes ont été investies dans des projets acculturants et (post)colonialistes, comme la traduction de la Bible ou le prosélytisme religieux, sans qu'on objecte sur les dépenses occasionnées. La linguistique devra un jour rendre des comptes sur cette question : pourquoi avoir abandonné, après la Seconde Guerre Mondiale, le champ des langues « indigènes » ou autochtones aux initiatives évangélistes et avoir aussi peu contribué à une linguistique appliquée et impliquée auprès des populations autochtones tout au long du vingtième siècle ? Si l'on suit l'adage qui veut que *le pouvoir n'aime pas le vide*, on peut dire que *le vide de pouvoir* laissé par les linguistes a été rempli, par défaut, par le prosélytisme religieux. Les projets de documentation des langues en danger financés depuis dix ans, ou qui le seront dans les deux décennies à venir, ne pourront ni compenser ce vide historique, ni réparer les conséquences d'un désengagement qui s'étend désormais sur plus d'un demi-siècle.

1.1. Contexte glottopolitique

Alors que nombre de domaines linguistiques africains ont été soumis à un quadrillage systématique par la linguistique coloniale, l'espace géo- et sociolinguistique mésoaméricain a constitué un champ empirique étudié en fonction de contraintes et d'objectifs plus sectoriels, ainsi qu'un champ concurrentiel ou entretenant des relations de complémentarité entre, au moins, quatre traditions de grammatisation : 1) la tradition de *grammatisation sacerdotale* sous forme de monographies portant des titres comme « Arte de la lengua L », issues du clergé colonial et des élites autochtones acculturées érudites formées par ce clergé ; 2) *l'évangélisme protestant*, abordant les langues et les communautés linguistiques en fonction d'un plan stratégique conforme à son projet prosélytique ; 3) *la linguistique descriptive et comparative*, aussi bien d'inspiration structuraliste que générativiste, à partir d'universités américaines et européennes, d'esprit laïc ; 4) *l'indigénisme* mexicain et centre-américain, en vue de faciliter les conditions d'*incorporation* (cf. la doctrine de *l'intégration socioculturelle nationale*) de la composante autochtone, dans le projet positiviste de régimes postrévolutionnaires (Mexique) ou autoritaires (Guatemala) d'États-nations centralisés, populistes et favorables à des oligarchies agraires et industrielles, dont le système productif se

¹ Uto-Aztécan, totonaque, maya, mixe-zoque, otomangue, tequistaletec ou chontal de Oaxaca (dont l'affiliation hokane est discutée) et deux isolats : *ombeayüts* ou huave et *purepecha* ou tarasque. À ces phyla et isolats s'ajoutent d'autres groupes, soit quasiment éteints (comme le xinka au Guatemala), soit d'une vitalité relative, comme les langues chibchanes, plus au sud, en transition avec l'aire intermédiaire (cf. Constenla Umaña 1991).

fondait sur des conditions de ségrégation et de dépossession de ces communautés – parmi d’autres composantes assujetties de la nation.

Ces quatre tendances (grammatisation sacerdotale, évangélisme protestant, indigénisme nationaliste populiste versus linguistique descriptive et comparative) ont conflué, de manière synergique ou au contraire réactive, dans un creuset aujourd’hui en ébullition qui travaille la grammatisation de ces langues aussi bien de manière verticale (instances de planification et de politique linguistique) qu’horizontale (ONG, société civile, solidarité internationale). Les guerres du Guatemala en terres maya (1972-1992), suivies d’un processus de paix aussi long qu’ambigu sur le plan politique (1996-), le mouvement zapatiste (1994-), la « Commune de Oaxaca » (2006) et la répression contre des organisations triki et de nombreux groupes autochtones faisant obstacle au plan Puebla-Panamá – ainsi qu’à d’autres projets globalisants –, sont autant de pierres de touche d’un conflit aussi bien agraire, socioéconomique et géopolitique (ou géostratégique) que linguistique et culturel. Ces quatre axes de la grammatisation sont connus. Je choisirai ici d’exposer davantage mes propres expériences d’implication², en soulignant leurs perspectives et leurs limites, que de développer ces questions générales. Il suffit de rappeler ces quatre axes de grammatisation à des fins de contextualisation. En prenant délibérément le parti de centrer ma réflexion sur des expériences concrètes de micro-construction de l’aménagement linguistique, j’opte pour le point de vue phénoménologique, au-delà même de l’empirisme : l’expérience de la micro-grammatisation dans des communautés linguistiques mayas du Guatemala servira ici à travailler le concept d’*intervention*. Il est pour moi d’autant plus intéressant de rapporter sur mon expérience de conseil en aménagement linguistique auprès de l’ALMG (Academia de las Lenguas de Guatemala) que cette institution se situe au carrefour des quatre traditions que je viens d’énumérer. Cependant, elle se situe avant tout dans la continuité de la troisième tradition, celle de la linguistique descriptive et comparative universitaire, d’esprit laïc. Sa méthodologie est héritée en droite ligne du modèle structuraliste et fonctionnaliste. Elle doit surmonter les contradictions des trois autres traditions de recherche, notamment celle de l’évangélisme et de l’indigénisme. Certains contributeurs ou employés d’institutions comme l’ALMG sont d’ailleurs d’anciens évangélistes ou des techniciens formés par le S.I.L. (Summer Institute of Linguistics) voire, dans quelques rares cas, des évangélistes actifs. La relation qu’entretiennent des institutions comme l’ALMG ou la Digebi (Direction Générale de l’Éducation Bilingue et Interculturelle) avec l’État et sa tradition évangéliste est empli de dualisme, par la force d’inertie des systèmes d’aménagement socioculturel à grande échelle.

Je chercherai donc à montrer, à partir d’expériences vécues, représentatives de ces contradictions mais aussi des innovations et des changements, en quoi et comment la grammatisation de langues méso-américaines comme les langues mayas du Guatemala s’avère être un prisme qui révèle, sous de multiples facettes, les enjeux traversant les sociétés de cette région du monde au sein du système-monde de la globalisation dans l’aire Puebla-Panamá (cf. Wallerstein 2006 et Léonard 2011a). Comment les enjeux de la grammatisation sont-ils révélateurs des dilemmes de la linguistique moderne, qui ne peut ignorer les défis de la question postcoloniale et de la globalisation ? La linguistique est-elle seulement une *technè* du prince – autrement dit, relève-t-elle seulement de la raison d’État ? –, ou bien est-elle potentiellement *subversive* ? En quoi est-elle productive ou contre-productive (cf. Illich 1975), aussi bien pour les tenants du pouvoir que pour les « sans pouvoir » ? De ce point de vue, en quoi est-elle subversive, y compris pour la linguistique elle-même, en tant que vecteur de réflexivité ? Comment la construction théorique, aussi bien que la pratique de cette science – ou de cet « art » – sont-elles conditionnées par les choix stratégiques des institutions porteuses de projets (comme ce fut le cas du Summer Institute of Linguistics) ou des choix éthiques des individus (comme les linguistes structuralistes laïcs, les enseignants bilingues) ?

Si l’on ne peut guère donner une réponse tranchée à ces questions, dans la mesure où les degrés d’implication ou d’engagement des agents du changement socioculturel sont soumis à de multiples contraintes paradoxales (cf. Watzlawicz *et al.* 1975), il n’en reste pas moins que la linguistique descriptive et comparative reste un outil virtuellement puissant au service des communautés (cf. Léonard 2010). C’est d’ailleurs dans la capacité des communautés linguistiques à transformer et à s’approprier l’*acquis* ou le *donné* construits par les linguistes professionnels que réside *a posteriori* sa force, avec les limites qui viennent contraindre l’innovation sociale, en fonction des contingences ainsi que des enjeux individuels et collectifs des modes de production économiques et culturels. Je tenterai d’en montrer des exemples à travers une analyse des modèles de planification du corpus de ces langues mayas au Guatemala, au début du troisième millénaire, et des phénomènes concrets d’intervention sur le corpus des langues, en termes de codification, de documentation, et d’innovation pédagogique multilingue.

C’est une certaine conception du rôle de l’expert-linguiste qui est en jeu. L’attitude qui est la sienne en fonction de ses objectifs et de son degré de distanciation face à son intervention oscille entre *réflexivité* (rétroaction positive) et *circularité* (relevant de la rétroaction négative, car elle aboutit à « toujours plus de

² Cf. également Léonard 2010, en contexte otomange, auprès des instituteurs et promoteurs culturels mazatecs, au Mexique.

la même chose » selon l'expression de Watzlawicz (*op. cit.*), à savoir, toujours plus de diglossie). Il aurait tort de penser que son travail de recherche appliquée et sa contribution sont dérisoires, mais il aurait également tort de surestimer son impact et surtout, sa propre importance. L'art de l'intervention plutôt réussie consiste, pour le linguiste, à s'effacer en laissant se ramifier dans le tissu d'idées, de contraintes et d'initiatives individuelles et collectives, le canevas de sa méthodologie. Le linguiste doit renoncer à imposer et à s'imposer. Il ne doit pas s'attendre à ne recevoir que des fleurs et des compliments. Il doit être bien conscient qu'il agit comme vecteur et comme facilitateur, davantage que comme expert, même si son expertise est la condition de réussite fondamentale de son interaction avec le milieu. Plus la collectivité résiste, discute, argumente, même parfois durement, plus son travail est, sinon en train de porter des fruits, du moins en relation et en réponse à un besoin réel. Le linguiste doit agir comme un « facilitateur » de transfert de connaissances et de techniques de codification et de standardisation, pas comme un expert ni comme un maître d'école – ni un maître tout court. Plus qu'un formateur, il est instigateur, animateur, conseiller, inventeur, didacticien.

1.2 Approche des données et des construits

Les notions figurant dans le tableau ci-dessous résument le modèle « Hétérogénéité & Variation » suggéré par diverses contributions dans l'ouvrage collectif éponyme récemment paru (*cf.* Dreyfus & Prieur, 2012, revisité et développé dans Léonard 2013). Ce modèle cristallise un complexe de notions émergent depuis deux décennies, qui remettent en cause les construits essentialistes autour des registres, variétés, normes et systèmes linguistiques. Il articule le champ des variétés langagières en cinq dimensions, énumérées dans la première série du tableau : qualité, substance, forme, principes d'organisation et potentialités. Les trois séries suivantes se laissent décrire par chacun des cinq ordres posés par la série supérieure, en tête de la matrice. La première série caractérise les variétés langagières comme hétérogènes, issues de *processus* en constante évolution plutôt que comme *systèmes* ou totalités. Dans cette logique, l'agencement (*cf.* Deleuze 2003³), en tant que mode d'organisation, prime sur le caractère systémique et densément interdépendant des unités constitutives, et forme un hologramme relevant du *feuilletage* (*cf.* Nicolai 2011)⁴. Si l'on croise les deux premières séries de la matrice, on dira que toute variété – ou toute langue, ou norme linguistique – est qualitativement hétérogène, que sa substance est issue de processus dynamiques et non pas figés ni donnés en soi, que sa forme systémique n'est pas un tout fermé, mais un agencement d'unités interconnectables selon un feuilletage de relations potentielles. La troisième série suggère que toute norme est variable, que les unités qui la composent relèvent davantage de propriétés combinables que de catégories fixes, que la langue n'est qu'un terme d'un répertoire ample, voire non fini, de registres, tous mobilisables à des degrés divers et selon des stratégies adaptatives en fonction de contraintes pragmatiques (facteur de l'adaptation pragmatique, dans la cinquième colonne de la matrice). Enfin, la quatrième série a pour entrée la qualité *ouvert*, qui implique que les objets langagiers qui s'offrent à l'analyse de type structuraliste sont assimilés à un code organisé en *inventaire*. L'inventaire n'existe cependant en tant que tel qu'en termes de *gamme*, dont le champ des combinaisons potentielles est par définition ouvert (on revient là, en boucle, à la première case de la dernière série).

³ « [...] La langue n'est jamais un système homogène, et ne contient pas de tels systèmes. La linguistique, que ce soit celle de Jakobson ou celle de Chomsky, croit à de tels systèmes, parce qu'elle ne pourrait pas exister sans eux. Mais il n'y en a pas. Une langue est toujours un système hétérogène, ou, comme diraient les physiciens, un système loin de l'équilibre. Parmi les linguistes, Labov le dit avec beaucoup de force, et par là renouvelle la linguistique. » in « Lettre à Uno sur le langage » (2003, p. 186). Voir aussi Canut 2012, p. 95. Je n'adhère pas entièrement à cette vision de la langue par Gilles Deleuze, bien qu'il reconnaisse que des formes de compétence linguistique au sein des répertoires et des contraintes d'adaptation pragmatique ne cessent d'hétérogénéiser les langues au fil des interactions, mais de manière très variable, sans nécessairement modifier les structures en profondeur. Son expérience de la description des langues l'incite à accepter davantage la notion de système et, en tant que dialectologue, de *diasystème*, que celle d'*agencement*, qui reste dans sa praxis descriptive une notion vague, ou notion portemanteau. En somme, dire que l'hétérogénéité est variable est tout autre chose que dire de l'hétérogénéité qu'elle invalide le système. En outre, Labov montre davantage que la variation est *quantique* et, qu'en tant que telle, elle régule et ajuste les systèmes par le jeu harmonique des proportions variables des paradigmes de la langue, plutôt qu'elle ne permet de conclure qu'il n'y a pas de *système*, mais seulement des *agencements*.

⁴ Le *feuilletage* est, selon Robert Nicolai, « l'ensemble des ressources du *répertoire non-fini* susceptible d'être utilisé dans sa réélaboration continue de formes linguistiques et d'usages langagiers nouveaux. Parler de feuilletage permet d'appréhender la superposition et la multiplicité de ces formes sans leur attribuer *a priori* une "homogénéité" structurelle au sens où une telle qualité est présupposée dans une description structurale, ni une valeur "essentielle" au sens où elle serait présupposée pour une identification collective. C'est une notion qui concerne des objets sémiotiques construits dans l'interaction. » (Nicolai, *op.cit.*, p. 154-155). Robert Nicolai choisit donc de parler de *tissu communautaire* plutôt que de *communauté linguistique*, de *texture* plutôt que de *frontière*, de *trame* plutôt que de *parties* et de *totalités*.

Qualité	Substance	Forme	Organisation	Potentialités
Hétérogène	Processus	Système	Agencement	Feuilletage
Variable	Propriétés	Langue	Répertoire	Adaptation pragmatique
Ouvert	Objets	Code	Inventaire	Gamme

Tableau 1. Modèle « Hétérogénéité & Variation » (Léonard 2013, d'après Dreyfus & Prieur 2012).

J'appliquerai ce modèle aux situations analysées au cours de l'article, au moment de la conclusion. J'y ferai référence selon une logique de jalons au fil de l'argumentaire.

L'antithèse de cette première grille serait celui de la matrice suivante, dont le tableau que je viens de commenter prend le contre-pied, terme à terme. Chacune des quinze notions déclinées dans les trois séries dominées par la première (qualité, substance, forme, organisation, potentialités) est en quelque sorte l'image-miroir des notions configurées dans la grille du modèle « Hétérogénéité & Variation ». Outre les relations d'antinomie entre, par exemple, homogène *versus* hétérogène, variable *versus* stable, ouvert *versus* fermé, qui ne nécessitent pas de commentaires, et la stabilité de l'ordre relevant de la forme, qui est le pivot ou tronc commun des deux modèles, on notera les effets induits par le déplacement de concepts comme *variation* dans la deuxième grille, qui transpose la qualité *variable* de la première grille.

Qualité	Substance	Forme	Organisation	Potentialités
Homogène	Fonction	Système	Implication	Juxtaposition
Stable	Catégorie	Langue	Norme	Changement
Fermé	Unités	Code	Élément	Variation

Tableau 2. Modèle structuraliste & fonctionnaliste (Léonard 2013, d'après Dreyfus & Prieur 2012).

La notion d'*implication*, sous le facteur « organisation », dans la deuxième grille, se réfère à l'idée du « système où tout se tient », qu'infirme le modèle « Hétérogénéité & Variation », qui reprend au contraire les principes énoncés par Gilles Deleuze dans la note 3 *infra*. Dans un modèle structuraliste-fonctionnaliste, la variation se range parmi les potentialités ou les virtualités d'un système conçu comme fondamentalement homogène et stable – condition *sine qua non* de son identité systémique.

Les quatre filières de grammatisation des langues MA recensées plus haut relèvent toutes principalement du deuxième modèle – l'antithèse du modèle « Hétérogénéité et Variation ». Pour toutes ces traditions de recherche, les langues amérindiennes sont des totalités, certes diversifiées, mais des construits assimilables et manipulables en bloc, instrumentalisés par les pouvoirs coloniaux (filière de la grammatisation sacerdotale) ou postcoloniaux (filières de l'évangélisme protestant et de l'indigénisme nationaliste populiste, particulièrement élaboré au Mexique, dans le cadre de l'idéologie postévolutionnaire, devenue réactionnaire et ouvertement paternaliste, du P.R.I.). Cependant, des facteurs d'adaptation pragmatique d'ordre institutionnel et épistémologique font que certaines filières de grammatisation intègrent des compromis dans l'approche des langues, en tenant le plus grand compte de leur diversité interne et de l'hétérogénéité : c'est le cas de l'évangélisme protestant et de la linguistique descriptive et comparative, qui s'intéressent aux conditions d'hétérogénéité des langues à des fins pratiques : pour le S.I.L. il s'agit d'optimiser ses investissements de traduction de la Bible en fonction des degrés d'intercompréhension des variétés dialectales des différentes langues (*cf.* Casad 1974 ; Kirk 1970), pour la linguistique descriptive structuraliste et comparative, il s'agit d'alimenter en données les archives de la connaissance en linguistique générale, mais sans pour autant se soucier de faire redescendre ces savoirs et les données aux communautés (démarche descendante ou *top down*). Dans ces quatre paradigmes de grammatisation, il est clair que les langues sont des totalités, des objets naturels, donnés en soi, et que les objectifs de la grammatisation ne sont pas négociables – aucun agencement alternatif ou interaction bilatérale (descendante et ascendante) n'est prévue. Il n'est pas jusqu'aux retombées possibles de la praxis du linguiste, professionnel ou amateur, qui ne soient contrôlées, dans une clôture qui saisit les langues dans leur totalité, comme des totalités.

Dans l'itinéraire qui va suivre, je tenterai de montrer à partir de mon expérience de conseil en aménagement linguistique, que le processus d'intervention sur le corpus et le statut de langue en situation de bilinguisme inégalitaire (autrement dit *soustractif*) est par définition hétérogène, instable, ouvert, précaire, plurivoque, et que ces propriétés instables en font un processus positivement subversif. La subversion concerne autant les relations de pouvoir entre langues en présence que la pratique même de la linguistique académique – ce qui explique en partie les réactions parfois vives, chez nombre de linguistes contemporains, contre les tentatives de revitalisation ou de normalisation, au sens catalan du terme, de situations diglossiques. Non pas que tout aménagement linguistique soit bon par définition (ce serait là remplacer une totalité et un totalitarisme par une/un autre), mais parce que tout basculement de pouvoir

(*power shift*) brouille les catégories interprétatives et génère un bruit épistémologique, y compris dans les sphères les plus éthérées de la réflexion académique. C'est surtout ce bruit que je vais tenter de faire apparaître de manière distanciée et critique dans mon récit, mais en adoptant l'indifférence ethno-méthodologique du rapporteur (cf. Garfinkel 1967). À cette fin, c'est le modèle « Hétérogénéité & Variation » du tableau 1 qui me servira de boussole, dans la mesure où mes activités se sont inscrites dans la perspective de ce qu'on pourrait appeler la dialectologie appliquée, qui consiste à conseiller en matière de codification et de standardisation des langues, en fondant la démarche sur les besoins déclarés des partenaires et les contraintes pragmatiques observables sur le terrain. Dans un premier temps, dans la section 2, intitulée « Une macro-utopie : la *lingua franca* maya », l'utopie (irréalisable, en opposition aux utopies réalisables de Yona Friedman) d'un standard supradialectal maya ou maya unifié, pour le Guatemala, me permettra d'ouvrir la question de la recherche fantasmagorique de l'unité au-delà de la diversité, à des fins essentialistes, pour montrer qu'il s'agit davantage d'un *topique essentialiste* de surface que d'un véritable programme d'action en profondeur. La section 3, intitulée « Assimilation, synthèse diastémique *versus* localisme stratégique » redescendra d'un cran, du niveau macroscopique au niveau mésoscopique, celui de la quête et des contradictions de la tentative de construire des variétés standard pour les langues mayas du Guatemala, dans le cadre de l'aménagement linguistique en cours. La section 4, « Vêto sur les diphtongues à Santiago », poursuivra cette descente vers le niveau microscopique d'une variable phonologique dans le réseau dialectal tz'utujil et sur les conditions du blocage d'un processus de codification à ce niveau élémentaire de la structure d'un diasystème. La section 5, « Entre utopisme réalisable et paternalisme réel ou projeté », renforcera le cadre théorique de cette phénoménologie en explicitant un troisième modèle (après ceux des tableaux 1 et 2), nous servant de boussole dans cet itinéraire empirique : celui des utopies réalisables de l'urbaniste Yona Friedman, véritable cadre méthodologique de la praxis de l'intervention auprès de groupes sociaux formulant un besoin qui fait appel à une solution technique, comme celles que détient le linguiste – et que ce dernier se soucie peu de partager, soit faute d'intérêt, soit par positionnement idéologique ou par réticence épistémologique. Enfin, dans la conclusion, je reviendrai, inlassablement sur cette idée simple : il n'y a pas de bon ni de mauvais aménagement linguistique, en termes de normalisation des conflits diglossiques. Il y a des situations inégalitaires de fait entre les langues, qui résultent de relations de pouvoir entre secteurs d'une société, dans des cadres étatiques et nationaux et, dans ce champ chargé de tensions politiques, idéologiques, économiques, mais aussi techniques, le linguiste ne perd rien de sa scientificité ni de sa probité à intervenir, pourvu qu'une pratique de l'*élucidation* lui permette d'y voir clair, sur le plan éthique, en termes d'équité et de viabilité des solutions émergentes. C'est aussi là qu'il/elle rencontre les limites de sa capacité de discernement en tant que chercheur – qui plus est, en tant que spécialiste d'une science humaine et sociale, la linguistique.

2. UNE MACRO-UTOPIE : LA *LINGUA FRANCA* MAYA

La question de la *lingua franca* maya sera le point de départ d'une approche critique à la fois des construits identitaires et de la critique postmoderniste des construits⁵. En bref, le débat sur la création d'une *lingua franca* maya au Guatemala dans les années 2000-2010 est, à mon sens, un épiphénomène essentialiste qui évolue sans grande incidence sur des orientations et des engagements bien plus pragmatiques que les acteurs de l'aménagement linguistique assument, dans une visée davantage positiviste que constructiviste. Cette première étude de cas trouve sa pertinence dans l'économie d'échelle des utopies glottopolitiques, dans lesquelles le linguiste est susceptible d'intervenir. Je voudrais suggérer qu'une logique d'*élucidation*, plutôt que de catégorisation postmoderniste hâtive, en termes d'essentialisme identitaire, est davantage heuristique et ce, aussi bien du point de vue pratique que du point de vue de la vision distanciée et constructive qu'adopte la linguistique d'intervention (cf. Léonard 2009).

L'expression *lingua franca* désigne avant tout, du point de vue qui m'intéresse ici, une langue de communication supradialectale, c'est-à-dire une langue qui permet de communiquer par delà les différences linguistiques, plus ou moins réelles ou imaginaires, qui existent dans un espace de communication comme l'espace du Mayab' oriental, ou domaine linguistique maya du Guatemala. Dans ce contexte, les linguistes mayas préfèrent l'expression *lingua franca* à celle de *koiné*, dans la mesure où la distance linguistique entre les langues mayas rend impossible la création d'une *koiné* unique. Au lieu du sens historique de *lingua franca* (« langue des Francs »), il s'agirait plutôt d'une *lingua maya générale* ou d'une *lingua maya véhiculaire*. L'espagnol, par exemple, sert de *lingua franca* au Mexique, en Amérique centrale ou encore, dans les Andes. Peu d'usagers de cette expression savent qu'elle prend son origine historique dans « la langue des Francs », ou langue des Croisés du Moyen-âge (qui était d'ailleurs le plus souvent, non pas

⁵ On trouvera dans le petit essai de Marc Abélès une excellente synthèse de l'émergence du postmodernisme en sciences sociales, en réaction au modèle structuraliste-fonctionnaliste (cf. Abélès 2012, p. 59-114).

l'ancien français, mais plutôt la langue d'Oc, dotée d'un plus grand rayonnement méditerranéen que le français médiéval et les dialectes médiévaux d'Oïl). Un concept proche de la *lingua franca* est celui de « langue véhiculaire ». La *lingua franca*, qui est historiquement un construit hétérogène, dotée d'une dénomination décalée (ou dénomination portemanteau) dont la forme initiale était supposée être une langue romane parlée par une population donnée, est devenue au cours de l'histoire le construit hétérogène – ou de contact – par excellence, en transit entre Europe et Proche-Orient (cf. Samarin 1962).

Mais il y a un aspect plus pragmatique et empirique dans l'expression *lingua franca*, en fonction de l'usage actif et réel qui est fait de cette langue de communication interethnique ou internationale. On peut créer une langue véhiculaire a) sans succès, b) en n'atteignant l'objectif de véhicularité que de manière très sectorielle – c'est le cas de l'espéranto, dont la qualité véhiculaire en soi et l'utilité sont indéniables, mais qui n'a pas atteint l'objectif de devenir une langue de communication internationale –, c) en n'obtenant que des résultats variables relevant de l'adaptation pragmatique, comme avec le swahili en Afrique (l'anglais lui est préféré dans bien des cas). Dans l'histoire de la colonisation des Amériques par l'Europe, certaines langues amérindiennes ont été promues *linguae francae* à un moment donné, comme le nahuatl, pour finalement être reléguées à des usages locaux et retourner à la vernacularité, avec un feuilletage dialectal d'une grande densité, rendant difficile un retour ou l'accès à la véhicularité. Le quechua, dans les Andes, le tupi au Brésil et le nahuatl (aztèque) au Mexique et en Amérique centrale ont connu leur heure de gloire comme *linguae francae*, pour finalement se retrouver déclassés par l'espagnol ou le portugais (au Brésil).

Certaines langues d'Amérique ont dû, à époque précolombienne, avoir un statut et une fonction approchant de prestige et de véhicularité. Dans les langues mayas, je me risquerais à avancer le chol, le k'iche' et le yukatek, dans leur sphère territoriale d'influence à différentes époques de l'histoire précolombienne (au classique pour le chol, au postclassique pour le yukatek et le k'iche') sans qu'on puisse réellement le prouver ni connaître les facteurs d'adaptation pragmatique des normes de prestige correspondantes. Aujourd'hui, certaines langues mayas jouissent d'une telle fonctionnalité de *lingua franca* qui les fait préférer à la langue maternelle de petites communautés linguistiques : c'est le cas du tseltal au Chiapas, surtout dans la forêt Lacandon, dans les fronts de colonisation ouverts depuis les années 1950 dans cette forêt tropicale et au sein du mouvement zapatiste (cf. Leyla Solano & Ascencio Franco 1996). Dans le répertoire des populations indigènes des fronts de colonisation, souvent exogames, certaines langues font partie de la gamme des codes utilisés par adaptation pragmatique dans la communication intergroupe, dans des sociétés d'un haut degré de mixité interethnique (cf. la notion de *feuilletage*, sur le plan socioculturel). C'est aussi le cas du q'eqchi' à l'est du Guatemala et dans certains endroits du Petén. Mais soyons bien conscients que cette fonction de véhicularité reste toujours secondaire face à l'espagnol, qui est désormais la *lingua franca* par excellence dans le monde maya – sauf au Belize, où il se trouve face à un sérieux concurrent : l'anglais, qui le bat à plates coutures du point de vue des enjeux de mobilité sociale et d'intégration postcoloniale, puisque c'est maintenant l'Amérique du nord qui est devenue la « métropole » attractive dans toute cette région centre-américaine. Au Belize, l'agencement des répertoires dans la gamme de véhicularité, met en action des stratégies d'adaptation pragmatique qui reconfigurent radicalement les modalités du contact de langues entre langues indigènes et langues véhiculaires postcoloniales. Mais le q'eqchi', langue maya orientale en expansion depuis près de trois décennies au nord-est de l'ensemble Guatemala-Belize, fait également partie de cette gamme.

Un « maya unifié » est-il possible ? Au Guatemala, le débat fait rage, entre intellectuels mayas, sur la possibilité d'adopter une *lingua franca*⁶ maya, entendue comme langue maya véhiculaire supra-dialectale (et non pas comme maya unifié structurellement, dans la mesure où la distance morphologique et syntaxique entre les branches de l'arbre des langues rend la faisabilité d'un tel construit impossible). Mais ne serait-ce pas créer un pur code, en tant qu'inventaire abstrait, alors que des langues mayas comme le q'eqchi', dont les propriétés structurales sont d'ailleurs favorables à la véhicularisation (à de nombreux égards, la grammaire du q'eqchi' est plus simple que celle d'autres langues quichéanes, notamment le poqom ou le kaqchikel), revêtent déjà cette fonction dans le champ des adaptations pragmatiques entre groupes sociaux ?

La réponse est qu'un « maya unifié », sous la version confinant à l'essentialisme, par production d'artefact, en construisant sa forme par intervention sur le code (par création d'une forme dénominateur, comme pour le romani (cf. Volle 2012, p. 176), même en optant pour une langue maya orientale, est

⁶ L'expression reprise dans les discussions des membres de l'ALMG à ce sujet est, en espagnol, *lengua franca*. Mais, dans la mesure où *lengua* a trop longtemps été utilisé avec une connotation méprisante par les Ladins (ou métis non indigènes), pour désigner les langues mayas, aux côtés du non moins péjoratif *dialecto* (*hablar en lengua*, *hablar su dialecto*), certains préfèrent transposer le terme dans le mot composé et parler d'*idioma franco*, afin d'éviter à tout prix de se référer à une langue maya autrement qu'en terme d'*idioma*. J'ai pu observer ce fait à plusieurs reprises en participant à des réunions et des débats entre techniciens de l'ALMG, pas plus tard qu'en août 2004.

impossible. C'est moins la distance inter-langues qui est trop grande entre langues mayas orientales (mam et k'iche', par exemple), que l'absence de conditions sociolinguistiques pour combler l'hiatus structural – une telle politique, qui soutient l'enseignement d'une langue ou d'une variété comme langue seconde pour tous, s'avère coûteuse. En revanche, un k'iche' ou un qanjob'al unifiés ne poseraient techniquement aucun problème sur le plan structural (hors poqom pour le k'iche' unifié), mais restent difficilement envisageables, pour le moment, sur les plans fonctionnel et attitudinal (ou *psychosocial*). C'est que l'implémentation dans les répertoires et la disposition des locuteurs à agencer une telle norme ou variété relevant de l'inventaire dans leurs pratiques, ne serait-ce que dans la praxis de l'écrit, s'avèrent aujourd'hui impraticables.

Choisirait-on par sélection le yukatek, comme certains se risquent à proposer, en raison du grand nombre de locuteurs et du prestige de la civilisation maya classique ? Une telle option serait irréaliste, tant la structure du yukatek est éloignée des langues mayas du Guatemala. Le *geste constructionniste* essentialiste ici consiste à fonder le choix d'une langue parmi d'autres en la drapant d'une monumentalité extraite des archives – archéologiques et historiques. Choisirait-on le k'iche', qui est bel et bien la langue maya la plus parlée aujourd'hui au Guatemala ? L'argument démographique est tout aussi pertinent en ce cas, et ce choix serait d'autant plus réaliste que les langues quichéennes sont de loin majoritaires par rapport à toutes les autres et, qui plus est, sont langues maternelles des locuteurs intéressés par ce projet. Mais il serait difficile d'imposer le k'iche' ou une de ses variantes, y compris dans le monde quichéan, en raison des résistances identitaires achi, kaqchikel, tz'utujil et poqom, résistances en partie héritées de la domination coloniale, voire relevant de la longue durée (les seigneuries Quiché du postclassique, qui sont autant de construits référentiels de l'ethnohistoire). C'est, cette fois, le constructionnisme ethnolinguistique ou ethnonational qui ferait obstruction à cette initiative.

Par ailleurs, on voit mal les locuteurs mams ou les Q'anjob'als accepter un tel marché, tant l'effort d'apprentissage serait grand. Quant aux Q'eq'chis, pourtant de langue relativement plus proche du k'iche' que ces derniers, leur dynamisme ethnique et leur expansionnisme culturel militent contre une telle solution. Si bien qu'une perspective réaliste à moyen ou long terme, mais que personne n'envisage vraiment, serait de se limiter, pour le Guatemala, à quatre langues unifiées – en plus du ch'orti', non réductible aux autres – : k'iche' ou quichéan unifié, mam unifié, q'anjob'al unifié et q'eqchi' – ce dernier est naturellement unifié, dans la mesure où la variation dialectale y est faible, sans doute en raison de son expansion territoriale récente. Pour l'instant, la planification officielle se contente du critère démographique, et seules quatre langues sont avantagées du point de vue de la politique linguistique, en raison de leur grand nombre de locuteurs : dans l'ordre, le k'iche', le kaqchikel, le q'eqchi' et le mam. Les langues d'extension mineure, comme l'awakatek, l'ixil, l'uspantek, le sakapultek ou le sipakapek, bénéficient d'un moindre investissement, en termes d'aménagement linguistique. La réduction de la variation inter-langues en relation de continuité dialectale, au sein de segments d'une sous-famille, comme nous venons de l'envisager avec la notion de *lingua franca*, implique préalablement la création de langues standards unifiées au-dessus des dialectes et de la variation dialectale : des standardisations associées et harmonisées. En conclusion, une politique linguistique mayaniste pragmatiquement avisée consisterait ni plus ni moins à... poursuivre dans la logique actuelle de renforcement des quatre langues principales, mais pas seulement pour des raisons démographiques : en tenant compte du potentiel d'adaptation pragmatique de langues comme le q'eqchi' dans l'agencement ou le feuilletage des répertoires. J'ai souvent donné ce conseil à mes collègues de l'ALMG lors des débats sur la question du projet d'élaboration d'une *lingua franca* maya, qui me semble un construit essentialiste davantage contre-productif que pragmatique. Je me demande dans quelle mesure, implicitement, mes interlocuteurs n'étaient pas d'ores et déjà pleinement conscients de ce fait. Ils avaient sans doute abouti à la même conclusion de leur côté, et il se peut qu'en définitive, le débat sur la *lingua franca* maya relevait davantage de formes de ritualisation rhétorique d'un topique au sein d'une communauté de pratique que d'une réelle intention de forger un tel artefact, ou forme dénominateur, vouée *a priori* au même sort que l'esperanto : un succès technique, en termes de constitution d'un inventaire, mais avec une intégration strictement sectorielle aussi bien en termes de groupes sociaux que d'agencement dans les répertoires.

3. ASSIMILATION, SYNTHÈSE DIASYSTEMIQUE VERSUS LOCALISME STRATÉGIQUE

L'approche classique de l'aménagement linguistique procède en quatre étapes, selon Einar Haugen (1972) : la *sélection* d'une variété linguistique en vue d'en faire une norme, la *codification* linguistique (alphabet, grammaire, lexique), la *diffusion* de la nouvelle norme par les infrastructures scolaires et de communication, l'*élaboration* et la *modernisation* (application de la norme, travaux de terminologie). Selon les termes de la grille d'analyse en 1.2 (le modèle « Hétérogénéité & Variation », cf. Dreyfus & Prieur 2012), ces quatre gestes techniques sont autant de *processus* pour créer et implanter dans le répertoire et la société des *objets* linguistiques (normes, terminologies, etc.). Rien ne garantit que le produit de ces

processus se solidifiera en construits contraignants – de même que rien ne garantit *a priori* leur succès – : tout dépendra des stratégies aussi bien des producteurs de ces solutions (ou de ces propositions techniques) que de leur réception et de leur adaptation pragmatique par les usagers des langues, variétés et registres constitutifs des répertoires. Plusieurs solutions sont possibles, en théorie, pour la standardisation des langues mayas, relevant des processus de sélection et de codification :

a) *l'unification assimilatrice* à partir d'une variété choisie comme modèle en fonction de critères démographiques (le dialecte ou parler majoritaire), structuraux (le dialecte central : il existe toujours entre deux extrémités du continuum dialectal un terme moyen : une variété qui, outre ses caractéristiques originales, partage de nombreux traits de lexique et de grammaire avec la plupart des autres) ou de prestige (le « beau parler », ou une tradition littéraire reconnue comme telle). C'est la voie la plus courante : on sélectionne une variété centrale qu'on enrichit d'apports périphériques. On se situe davantage du côté du modèle structuraliste-fonctionnaliste : on recherche un *système* homogène et *stable* dont les *unités* et les *éléments fonctionnels* du lexique et de la grammaire représentent potentiellement une solution moyenne, autrement dit, de faible écart, pour la constituer en *norme* de consensus. On suppose que la forme de « terme moyen », la *médianité structurale* en quelque sorte, permettra à chacun de s'y retrouver. Cette vision préconçue du « terme moyen », ou *logique du moindre écart structural* se fonde sur une vision homogénéisante du système, réifié en tant que code : pensant avoir trouvé le code moyen, on va l'ériger en code de référence, autrement dit, en norme. C'est compter sans les logiques d'adaptation pragmatiques des locuteurs et sans les facteurs de hiérarchisation psychosociale des registres du répertoire, sur les plans diatopique (locolectes), diastratique (sociolectes) et diaphasique (styles).

En outre, en quels termes va-t-on définir la *centralité* ? Par des critères externes, comme le poids démographique ou la centralité logistique, par exemple le carrefour de voies de communication d'un territoire correspondant à une aire linguistique, comme ce fut le cas du bourg de Carhaix en Bretagne celtique, selon l'approche constructiviste d'un grand linguiste breton, en dépit de la faible centralité démographique et économique de cette localité dans la Bretagne contemporaine (Falc'hun 1981) ? Cette variété « naturelle » de breton central aurait d'ailleurs été préférable au KLT (Kerne-Leon-Treger), senti par trop de locuteurs comme une chimère de philologues, aux implications historiques trop lourdes. Ou bien va-t-on se baser sur une variété centrale définie comme telle par des critères internes et structuraux, comme un ensemble moyen d'innovations phonologiques et morphologiques, ou un fort rayonnement d'innovations multiples ? Les aires géographiquement, ou surtout, démographiquement centrales sont souvent à la fois des bassins de convergence structurale et des foyers d'innovation. C'est notamment ce qui fait la valeur du dialecte gipuzkoan, base de l'euskera batua (basque unifié), dans le processus réussi de la standardisation du basque. Mais dans le domaine quichéan, choisira-t-on le kaqchikel, structurellement très novateur mais géographiquement central et densément peuplé (un demi-million de locuteurs), ou bien le k'iche' central de la région de Santa Cruz ou de Chichicastenango ?

b) L'élaboration ou la *synthèse pluraliste* (ou encore la « forme dénominateur ») : on rassemble et on articule en un nouveau système, nécessairement artificiel, une sélection de propriétés phonologiques et morphologiques selon des critères de généralité géolinguistique, de transparence morphologique, de fonctionnalité des unités morphologiques et fidélité étymologique, de manière à pouvoir ensuite harmoniser avec les autres segments du réseau dialectal quichéan ou maméan. C'est cette solution de la standardisation pluraliste synthétique que l'ALMG avait commencé à envisager pour la communauté linguistique Tz'utujil, lorsque je me rendis à San Pedro Atitlán pour y animer un atelier de standardisation en 2003 – je réalisai par la suite d'autres ateliers de ce genre en 2004 en zone achi et, en 2005, en zone q'anjob'al dans l'ALMG pop'ti'. On fait passer dans ce crible en attribuant des points, de 1 à 3, après avoir discuté, en termes de phonologie et de grammaire, de la hiérarchisation des critères. Les variantes phénotypiques, ou davantage transparentes, ont un score plus élevé, en termes de fidélité lexicale que les variantes plus cryptotypiques, ou opaques. Les variantes d'un degré de fonctionnalité moindre dans l'économie structurale de la langue affichent des scores bas, tandis que les unités fréquentes, plus fonctionnelles, obtiennent des scores supérieurs. En somme, les variantes plus marquées sur les plans phonologique et morphologique (en termes de condition de marquage, du point de vue structural) sont pondérées à la baisse, tandis que leurs équivalents relativement moins marqués sont cotés à la hausse, par un effet d'asymétrie entre les tendances typologiques (plus de *marque* ou *markedness* structurale) et les exigences fonctionnelles (moins d'écarts typologiques que la moyenne des formes attestées). Il s'ensuit une sorte de Bourse des conditions de marquage appliquée à la standardisation pluraliste synthétique. Cette approche ou ce protocole de sélection des données dialectales permet d'éviter le réductionnisme destructeur de diversité et l'assimilation à partir d'une variété dominante : chaque variété apporte une solution possible, pondérée par des critères de sélection d'ordre linguistique (et non extralinguistiques, c'est-à-dire démographiques ou politiques). Dans une telle perspective, l'ensemble du lexique de toutes les variétés est intégrable, pourvu qu'on systématisé dans la description dictionnaire les relations de quasi-synonymie. Il y a là une logique de macro-

inventaire : ironie du sort, dans un premier moment épistémologique, toutes les recommandations du modèle « Hétérogénéité & Variation » sont respectées, car l'hétérogénéité devient le principe fondateur ; l'agencement devient le principe harmonisateur, pour aboutir à un inventaire entièrement constitué de feuilletage structural. Mais là encore, ces opérations abstraites du linguiste ou d'un collectif de linguistes, natifs ou non natifs, ne garantissent aucunement les conditions d'implémentabilité en termes d'adaptation pragmatique et d'intégration dans les répertoires, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Mais on pourrait tout aussi bien dire que l'esprit du modèle « Hétérogénéité & Variation » est caricaturalement bafoué, puisqu'on va aboutir, en sortie du processus, à une norme unique, à un système de référence, qui aura neutralisé la variation en la subsumant. En outre, le faible potentiel intégratif de cette nouvelle norme dénominateur dans les répertoires effectifs, son externalité au feuilletage des pratiques langagières réelles, voire son conflit permanent avec ce feuilletage, à travers les innombrables propriétés structurelles qui ne « collent pas » aux réalités locales, font de cette « variété Frankenstein » un hybride monstrueux en transit entre les deux modèles – hétérogénéiste et fonctionnaliste.

c) Le polynomisme ou la standardisation éclatée : quand les résistances sont trop fortes contre le choix d'une variété parmi d'autres (assimilation dialectale) ou la création d'une variété pluraliste de synthèse (élaboration pluraliste unifiée), il reste un moyen terme, ou plutôt un pis-aller : juxtaposer des normes locales en se contentant d'un ensemble de conventions minimales *ad hoc* pour chaque variété, qui élabore une micro-norme. Il ne s'agit plus vraiment de standardisation – ou sinon très localiste – et tout espoir de fédérer structurellement les réseaux dialectaux en une langue unifiée est compromis par l'atomisme et le manque de critères de sélection des formes. Le divisionnisme social et l'atomisme culturel sortent renforcés, avec toutes les conséquences qu'on peut alors attendre de désaffection, de campanilisme et de fonctionnalité réduite de la langue, menant à terme soit à son abandon, soit à un durcissement des relations intercommunautaires. Dans cette option, c'est cette fois le modèle structuraliste-fonctionnaliste qui est cultivé de manière caricaturale : on aboutit à une juxtaposition de normes, au service – de manière quasiment servile – de l'adaptation pragmatique. Mais cette solution de compromis localiste est en porte-à-faux avec le principe de décalage référentiel entre norme écrite et norme orale, qui veut qu'une norme écrite ou formalisée ne doit pas trop s'identifier à l'oral, à moins d'accepter et de renforcer, accessoirement et dans une logique typiquement contre-productive, son statut de sous-norme – tel est le cas dans les situations de diglossie aigüe, comme pour les dialectes d'oïl.

Pour l'instant, la plupart des langues mayas sont enfermées dans la logique de la dernière solution – minimaliste et localiste – : le polynomisme (état de langue constitué par la coexistence de multiples variétés dialectales qu'une langue standard peine ou peinerait à supplanter), ou la standardisation éclatée, mais le travail d'OKMA⁷ et de l'ALMG commence à corriger cet état des choses. L'unification assimilatrice à partir d'une variété plus importante en population ou d'une variété ayant servi à traduire la Bible ou des textes gouvernementaux est souvent la seule solution viable à échelle locale, dans les villages et les petites villes, pour que la forme de langue écrite proposée ait une chance de succès ou d'adaptation pragmatique au sein d'une population qui a intégré le sentiment diglossique face à sa langue maternelle et à la langue dominante, l'espagnol. La synthèse pluraliste, comme pour le finnois et le basque, serait la meilleure solution, mais elle nécessite un processus complexe, allant de la collecte et du classement de la variation dialectale (logique d'*inventaire*) à l'intégration sociale d'une variété artificielle dans la communication écrite dans un premier temps, puis dans la communication parlée dans un second temps.

4. VETO SUR LES DIPHTONGUES A SANTIAGO

La deuxième étude de cas concerne les problèmes liés à la tentative de standardisation d'un détail de codification graphique : les diphtongues ascendantes issues des voyelles moyennes longues en tz'utujil, langue quichéane parlée sur les rives du lac Atitlán, au Guatemala. Cet exemple illustre les contradictions entre la construction abstraite de modèles et la pratique de protocoles analytiques et les contraintes pragmatiques, ces dernières neutralisant en sous-main les premières. Du point de vue systémique et de la définition des inventaires diatopiques, la variable est d'une grande stabilité : le changement a donné lieu à une variété démographiquement importante au sein du réseau dialectal tz'utujil (qui n'est qu'un fragment du vaste continuum quichéan des hautes terres mayas du Guatemala). Il n'y a pas d'effets d'hétérogénéité diastratique ou diaphasique hors du seul centre qui a intégré la diphtongaison ascendante dans son répertoire. Du point de vue sociolinguistique et géolinguistique, la variable est donc transparente et tout devrait n'être qu'une question de discussion rationnelle, en termes structurels et fonctionnels. Mais la

⁷ Oxlajuuj Keej Maya' Ajtz'iib' (voir bibliographie sous OKMA, ainsi que Zavala & Smith-Stark 2008).

réalité des pratiques langagières et des rapports de pouvoir n'a que faire de ces équilibres, comme nous allons le voir.

Lors d'un atelier de standardisation du tz'utujil qui s'est déroulé au printemps 2003, nous avons commencé, l'équipe de l'ALMG de San Pedro Atitlán, les instituteurs et membres d'ONG éducatives, ainsi que l'auteur de ces lignes, à sélectionner les variantes en fonction des quatre critères (généralité géolinguistique, transparence grammaticale, fonctionnalité et continuité étymologique), puis nous avons établi un plan stratégique pour la socialisation des propositions qui sortiraient de ce travail de réflexion motivé par des critères structuraux, linguistiques, et non socioculturels ou politiques. OKMA et l'ALMG ont réalisé d'ambitieux programmes d'enquêtes dialectologiques et publié de nombreux recueils de données pour les langues quichéanes, poqom, mam et qanjobaliennes. L'état des lieux concernant la variation dialectale de l'ensemble des composantes grammaticales des langues mayas du Guatemala (phonologie, morphologie et syntaxe, mais ces deux organisations ont également publié un grand nombre de dictionnaires) est donc disponible désormais et permet d'envisager une unification par synthèse pluraliste sur des critères structuraux.

L'un des principaux problèmes rencontrés, comme dans l'aire poqomam, était la diphtongaison ascendante de voyelles longues (*ee* > *ie*, *oo* > *uo*) dans une communauté urbaine, qui s'opposait à la monophthongaison des villages et des bourgs ruraux. La variété de Santiago Atitlán (46 000 habitants), qui représente près de la moitié des 100 000 locuteurs de tz'utujil⁸, diphtongue très clairement les voyelles moyennes. Le phénomène est plutôt rare dans les langues mayas, qui tendent à n'avoir que des monophthongues. Il peut survenir de manière sporadique ou endémique, notamment à échelle idiolectale et sur le plan phonologique, mais il n'opère de manière vraiment phonologique et nette que dans quelques variétés au sein de langues mayas comme précisément dans ce cas, en tz'utujil de Santiago, et dans les dialectes du poqom.

Dans la mesure où la liste phonolexicale des voyelles moyennes longues est importante, le phénomène est central dans le vocalisme de cette variété, et il va de soi, aux yeux de beaucoup d'habitants et de professionnels de l'éducation, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, tant qu'on se conforme à cet usage diphtongué du tz'utujil, puisque Santiago est la capitale du pays tz'utujil. Il n'en va pas de même à San Pedro Atitlan, petit bourg rival de Santiago, d'un grand dynamisme socioéconomique qu'alimente un tourisme en plein essor, où prévalent, comme ailleurs, les monophthongues, et où l'ALMG a fondé le siège de son bureau de planification du tz'utujil – l'une des 7 pièces du puzzle de l'Aménagement Linguistique k'iche'. Lors de nos séances de standardisation, le débat fut animé entre les représentants de Santiago, qui tenaient mordicus à introduire les diphtongues dans la variété standard, et les autres, qui n'en voyaient pas l'intérêt. Du point de vue des gens de Santiago, le critère de généralité démographique devait primer sur celui de généralité géolinguistique : ce n'est pas parce qu'une poignée de petites localités faiblement peuplées sont unanimes sur la monophthongaison que celles-ci doivent primer sur la ville démographiquement majoritaire, qui a comme habitus de parole la diphtongaison des voyelles moyennes. La loi du plus grand nombre devait primer sur la loi de Lilliput de la petite confédération des villages. La discussion était amère et chacun campait fermement sur ses positions. Dans ces cas-là, le linguiste qui anime l'atelier n'a plus qu'à sortir après avoir donné son avis de la manière la plus neutre (c'est-à-dire en citant les arguments pour et les arguments contre et en signalant sans insister son point de vue d'expert) pour laisser le groupe décider, afin de ne pas manipuler l'opinion par des arguments d'autorité. Lorsque je regagnai la salle, la décision avait été prise en faveur des monophthongues, pour satisfaire davantage la représentativité intra-communautaire, à l'échelle du spectre géolinguistique, que la majorité polarisée par la seule démographie urbaine. Ce sont des enjeux tels que ceux-ci qui se trament derrière ce type de débats. La microglottopolitique de la codification relève d'épineux et subtils problèmes de philosophie politique. Il importe par ailleurs de préciser que cet accord de compromis n'a rien de définitif, puisque le contexte de l'atelier de standardisation n'est guère performatif à moyen et long terme : l'incidence peut ne s'avérer que négligeable. Si bien que la lecture qu'on peut faire de cet « accord » (*acuerdo*) est que le groupe a préféré le consensus momentané le temps de sa réunion afin d'avancer dans ses tâches ponctuelles dans cette pratique de simulation d'élaboration de construits de grammatisation. Une fois de plus, on retrouve la fonction d'accompagnement du travail du linguiste, davantage que de prescription et d'imposition. Une fois de plus, le linguiste ne peut que considérer l'impact de son action qu'avec humilité, réalisme et pragmatisme : son incidence est proche de celle de tout formateur ou enseignant : il a contribué à la formation de savoir-faire et à l'émergence d'une réflexion critique, mais il n'a pas pour autant « changé le monde ». Il a contribué à ajuster théorie et praxis dans un groupe investi d'un pouvoir relatif au sein d'une société donnée en travaillant à un moment donné avec une communauté de pratique liée à l'aménagement linguistique, qui est un processus multiplexe et diffus, qui se déploie sur le moyen et le long terme.

⁸ L'aire tz'utujil pose des problèmes de cohérence des recensements, en raison du conflit armé passé et d'une tradition de méfiance face aux représentants du gouvernement. Je cite donc ces chiffres avec des réserves, mais ils donnent une idée approximative des proportions démographiques internes.

J'insiste sur l'objectif de cette standardisation, en ce qui concerne la diffusion, qui faisait partie des quatre critères d'Einar Haugen ci-dessus : il ne s'agit pas de réduire l'hétérogénéité de la langue pour substituer au réseau des variétés dialectales locales une langue unifiée qui viendrait supplanter, réduire et détruire. La standardisation n'a de raison d'être – et de chance de réussir, dans ces conditions fondamentalement diglossiques – qu'en tant que facteur d'enrichissement du *répertoire*, autrement dit, en tant qu'élément participant du feuilletage des variétés et des registres constitutifs de la compétence en langue maya. Tout ce qui précède tend à montrer que la situation maya au Guatemala, et ailleurs, est bien éloignée d'un aménagement linguistique comme celui réalisé en Catalogne ou au Pays basque avec une langue unifiée comme principal vecteur de communication et d'éducation. Dans le cas des langues mayas du Guatemala, dont la plupart sont constituées de réseaux dialectaux d'une grande complexité (k'iche', kaqchikel, mam, q'anjob'al, poqom en particulier), la standardisation de chacune des langues polynomiques, ou à forte variation dialectale, consiste davantage en une élaboration du corpus de manière sectorielle : communication écrite et, si possible, apprentissage de l'écrit à l'école ou alphabétisation. Le statut de ces langues est encore si bas, dans la continuité de l'héritage ségrégationniste du passé récent, leur officialisation formelle étant reportée *sine die*, qu'il est pragmatiquement impossible d'imaginer un processus d'unification réductionniste et contraignante comme dans le cas des langues minoritaires d'Europe. La standardisation est, dans ce cas précis, conçue comme une étape modeste, mais indispensable, à finalité fonctionnelle réduite, de l'élaboration du corpus des langues. Si l'idée de *lingua franca* maya est clairement une utopie pour tous les acteurs du processus de revalorisation et d'élaboration du statut et des corpora de ces langues, il va sans dire que la standardisation n'est pour le moment qu'une *utopie proche* ou une *utopie rapprochée*.

C'est seulement à l'échelle des utopies lointaines ou à long terme qu'il serait envisageable que le cumul des langues mayas standardisées, notamment celles de l'ensemble k'iche'-poqom-q'eqchi', puisse aboutir à une *lingua franca* quichéane. Une telle idée est de toute façon neutralisée du point de vue de l'adaptation pragmatique par le fait qu'aucun locuteur ne serait susceptible de faire sienne une telle variété artificielle dans la communication parlée ou écrite quotidienne. Si l'euskera batua, koiné de synthèse pluraliste issue du travail des linguistes, a été possible et viable comme variété véhiculaire supra-dialectale dans le cadre de l'autonomie de la Communauté Autonome Basque et du Gouvernement de Navarre, réduisant des distances dialectales internes au réseau dialectal basque – par ailleurs bien supérieures aux distances existant entre langues quichéanes –, c'est que ce processus de standardisation et d'intégration de la variété de synthèse a été intégré dans un projet de société sur la base d'un certain consensus et d'aménagements ponctuels, comme le compromis éducatif sur l'usage des dialectes biscayens dans les *ikastolak* de Biscaye durant une période de transition vers l'adaptation et l'appropriation de la langue unifiée.

Mais les conditions européennes ne sont pas celles de l'Amérique centrale, en termes de relations de pouvoir dans la triangulation entre élite gouvernante, groupes/communautés et ressources ou infrastructures, et en termes de prégnance idéologique de la ségrégation, en situation postcoloniale.

5. ENTRE UTOPISE REALISABLE ET PATERNALISME REEL OU PROJETE

Nous n'avons cessé de voir, dans le présent article, combien il était important, durant cet itinéraire d'expériences concrètes de participation à l'aménagement linguistique au Guatemala auprès de l'ALMG et de la Digebi, de distinguer entre, d'une part, l'ordre rhétorique du discours sur l'aménagement et l'intervention sur le corpus ainsi que le statut des langues minoritaires et, d'autre part, l'ordre pragmatique, celui des lignes de conduite et des actions que suivent les protagonistes de ce processus complexe. En tant que narrateur, j'ai constamment eu le souci d'appliquer et de confronter les deux modèles, qui figurent dans les tableaux 1 et 2 *supra* : le modèle « Hétérogénéité & Variation » d'une part, qui tient compte de la critique postmoderniste du constructivisme foncier de la linguistique moderne, et le modèle structuraliste et fonctionnaliste d'autre part, qui s'accommode si bien des construits qu'il produit qu'il les prend comme des données et les érige même en entités récupérables par l'ethno-nationalisme ou, de manière générale, par le politique ou par les idéologies. Ce faisant, j'ai fait bien plus que lever simplement un lièvre : j'ai voulu entrer au cœur de la polémique sur la nature et la justification de toute activité « d'intervention », qui était au centre du colloque SHESL-HTL 2012. Afin de traiter de manière distanciée et critique cet épineux problème de la légitimité de l'intervention du chercheur dans le social et le politique, je m'appuierai sur le modèle de Yona Friedman des utopies réalisables, dans la mesure où ce modèle place au centre de son dispositif la critique du paternalisme. Or, le paternalisme s'avère être une forme insidieuse de la sujétion – dans le cas qui nous intéresse ici en tant que sociolinguistes, une continuation de la diglossie et du colonialisme glotto-politique par d'autres moyens. En tant que tel, le paternalisme est l'écueil à contourner, dans ce que j'ai défini comme un cheminement – ou, plus exactement, un accompagnement – aux côtés de

sociétés civiles en situation de bilinguisme inégalitaire, exprimant le besoin d'un changement, d'une émancipation.

5.1. Insatisfaction collective, solution technique et appropriation

Dans un ouvrage désormais classique mais quelque peu oublié, nourri de théorie des graphes et de cybernétique, Yona Friedman⁹, urbaniste et sociologue, prenait la défense d'une forme d'organisation méconnue : les *utopies réalisables* (cf. Friedman 1975). Cette famille de projets utopiques diffère des utopies qu'on serait tenté d'appeler, *a posteriori*, irréalisables, comme celle de Thomas More ou des phalanstères de Fourier, ou encore, du socialisme réel, comme le XX^e siècle en a fait cruellement l'expérience¹⁰. Les *utopies réalisables* sont des projets de petite taille, qui n'ont pour ambition que de remédier à une insatisfaction ou à des dysfonctionnements corrigibles et qui représentent une forme active de résistance à l'uniformisation et à l'échec de « ces deux utopies généreuses, la démocratie et la « communication globale » entre les hommes (Friedman, *op.cit.*, p. 7). Ceci entraîne, selon l'auteur, « la formation de ces mafias qui agissent en **notre** nom et **contre** nos intérêts [...] qui essaient de nous convaincre que c'est **nous** qui voulons ce qu'**ils** veulent ». Venant d'un urbaniste, l'avertissement, quoique teinté de paranoïa, mérite d'être pris en compte. L'auteur développe ce qu'il dénomme une « théorie axiomatique » des utopies, dont voici les prémisses :

(a) Les utopies naissent d'une insatisfaction collective ;
(b) elles ne peuvent naître qu'à condition qu'il existe un remède connu (une technique ou un changement de conduite), susceptible de mettre fin à cette insatisfaction ;
(c) une utopie ne peut devenir réalisable que si elle obtient un consentement collectif. (Friedman, <i>op.cit.</i> , p. 21-22).

Dans le cas qui nous intéresse, de l'analyse de situations d'aménagement linguistique, la solution technique n'est autre que la méthodologie de la planification linguistique, tant pour l'élaboration du corpus et la revalorisation du statut, que pour l'aménagement de formes pluralistes d'éducation, tant dans les formes linguistiques de transmission des savoirs que dans les contenus analytiques et culturels – les « langages » didactiques et éducatifs, comme la géographie, l'histoire, les sciences, etc. Il s'agit d'intégrer la diversité linguistique et culturelle de manière localement adaptée aux besoins de la population, tout en visant un projet global d'intégration pluraliste à l'échelle nationale et internationale, comme le font nombre d'écoles bilingues maya, telles que *Kawinaqel* à Palin, où la Digebi avait organisé en 2002 un atelier d'élaboration de matériaux pédagogiques en langue poqomam, ou encore l'école normale d'instituteurs ruraux d'Aguacatán, où l'expérience fut reproduite – cette fois en awacatèque – en août 2004, et tant d'autres institutions impliquées dans la recherche de modèles d'éducation alternative au modèle monolingue et mono-culturel dominant. Friedman note :

Pour qu'une utopie (réalisable ou non) apparaisse, il faut qu'une technique, ou un comportement nouveau soient connus et assimilés. L'apport de celui qui propose une utopie consiste donc, en général, à chercher l'application d'une technique déjà connue, en remède à une situation qui provoque l'insatisfaction collective. (Friedman, *op.cit.*, p. 23).

La méthodologie des *cartillas*¹¹ expérimentée au Chiapas en 1999-2000 ne fut rien de plus, somme toute, que l'application d'une de ces techniques ou « technès » de linguistique appliquée. Friedman (*ibid.*)

⁹ Yona Friedman et ses théories sur les utopies connaissent apparemment une « renaissance » sur internet (cf. <http://www.lyber-eclat.net/lyber/friedman/utopies.html>).

¹⁰ Cf. aussi l'ouvrage de Gilles Lapouge (1978) pour une vision élargie et bien plus triviale des *utopies* que ce qu'on entend généralement par ce terme. Pour Gilles Lapouge, un projet de classification biologique comme celui de Linné est une forme d'utopie, etc.

¹¹ « Cartilla » est le terme quelque peu désuet en usage pour désigner un petit manuel d'alphabétisation. Dans le jargon de l'équipe de promoteurs d'éducation en tseltal et en tojolab'al que nous étions, en 1999 et 2000, ce terme désignait le petit livre que nous avons produit au sein d'un collectif de travail de 90 instituteurs bilingues, qui n'avait rien d'une « cartilla » pour l'alphabétisation et qui se voulait un jalon vers un enseignement intégral, bilingue et interculturel, de toutes les matières scolaires enseignées à l'école primaire. De tels collectifs sont autant de communautés de pratique de l'aménagement linguistique *in situ*, dans une logique ascendante (ou bottom up). En une semaine d'atelier d'écriture

précise que « l'apparition d'une utopie a toujours été caractérisée par un décalage des connaissances »: de telles techniques d'ateliers d'écriture collectifs existent depuis des décennies en Amérique latine et ont été expérimentées de toutes parts dans le « Tiers-Monde », en contexte colonial et postcolonial. Même si les modalités diffèrent dans le détail, comme l'idée de la grammaire implicite intégrée dans les textes par l'astuce des miniatures dites « descriptions d'animaux à la première personne » (cf. Léonard 2011b), la technique n'en reste pas moins triviale. Friedman identifie deux « lois de décalage », qui ralentissent toujours la progression et la réalisation des utopies : d'une part, le décalage entre l'axiome (a) *supra* (la naissance d'une insatisfaction collective, face ici à l'indigénisme gouvernemental) et l'axiome (b) (la technique applicable, ici, les cartillas par ateliers d'écriture) ; d'autre part, le décalage entre cette variable technique (b) et la variable (c), celle de la demande, du consentement collectif.

Ces deux « lois de décalage » font des utopies réalisables des opérations non pas individuelles, mais collectives, même si des individus, investis d'un rôle technique, peuvent en être des facilitateurs ou des promoteurs (Friedman les dénomme « techniciens auteurs du projet »). L'auteur distingue ensuite deux qualités d'utopies réalisables : positive, parce que menant à une *réévaluation* de la situation initiale, ou négative, parce que ne représentant qu'un compromis, et donc une forme de *résignation*. Ces qualités positives et négatives sont corrélées à d'autres aspects catégoriels, comme la nature « paternaliste » ou « non paternaliste » de l'utopie et du projet porteur. On se doute bien que les premières sont intrusives, importées artificiellement de l'extérieur par des agents de changement – ou de résignation à terme –, des « individus, ou un groupe bienveillant et extérieur », qui ne sont pas eux-mêmes membres de la communauté concernée et qui n'en subiront pas les conséquences à venir. Les deuxièmes sont en revanche endogènes, en quelque sorte :

[Dans les utopies non paternalistes] les mêmes connaissances sont détenues ou diffusées par tous et pour tous [...]. Les utopies réalisables sont en général des utopies non paternalistes, même si elles n'existent à l'heure actuelle qu'à l'état latent et ne sont donc pas très connues. (Friedman, *op.cit.*, p. 33)

Il importe de souligner que Yona Friedman exclut du champ de définition des « utopies paternalistes » la forme qui pourrait venir le plus immédiatement à l'idée, celle des techniques et projets proposés et exécutés par ou au service d'une élite coloniale et philanthropique. Ces opérations ne sont même pas des utopies réalisables ; elles sont tout au plus – ou pour le moins – des opérations de sujétion sous d'autres atours. L'auteur ne met pas en doute le caractère « bienveillant » des intervenants extérieurs, simplement, il juge exact de qualifier leur action de pour le moins « paternaliste ». Il fait bien de se montrer exigeant et de clore soigneusement le champ de l'intervention paternaliste – définie comme malgré tout « bienveillante », voire dénuée d'hypocrisie, ce qui ne retire rien à sa nature paternaliste ou tutélaire externe – en le distinguant nettement du champ des utopies non paternalistes. Le mouvement zapatiste au Mexique dans son approche de la question des droits linguistiques et culturels (cf. Léonard 2011a) correspond au deuxième type d'utopies, s'inscrivant donc dans le champ des utopies réalisables selon Yona Friedman. En revanche, le Guatemala est parcouru d'utopies de type plutôt paternaliste et je dois reconnaître que mon activité de technicien en linguistique appliquée dans ce pays se déroulait dans ce cadre, l'élite maya d'institutions comme l'ALMG, la Digebi et tant d'autres, étant certes issues de la « base » sociale paupérisée des secteurs de la population guatémaltèque parlant des langues mayas, mais s'insérant dans un mode de fonctionnement administratif et didactique hérité de l'indigénisme¹².

d'élaboration de matériaux pédagogiques, un groupe de 40 maîtres d'école peut produire l'équivalent d'un livret de 60 à 80 pages. En un an, à raison d'une semaine d'ateliers d'écriture par mois, l'ensemble des besoins en matériaux pédagogiques pourrait être couvert dans toutes les matières. Ce n'est pas une projection utopique, c'est un fait, que nous avons constaté régulièrement depuis près de quinze ans de pratique. En outre, les technologies informatiques permettent désormais non seulement de photographier toutes ces productions ainsi que d'enregistrer, de filmer sur support digital ces contributions et de les mettre en ligne.

¹² Depuis 2006, j'ai d'ailleurs cessé de travailler comme conseiller bénévole auprès des instances d'aménagement linguistique au Guatemala, en raison de ces réserves, selon une logique d'élucidation du contexte institutionnel de la linguistique d'intervention (Léonard 2009). Cependant, mes activités de conseil et de soutien à des processus d'alphabétisation et de formation en langues amérindiennes se sont poursuivies à partir de 2008, mais au Mexique, auprès de communautés linguistiques otomanges et huave, en adoptant une tout autre stratégie. Je travaille désormais dans les écoles primaires, les collèges et les lycées communautaires (B.I.C. : Bachilleratos Integrales Comunitarios), dans une logique de réseau, et avec les universités technologiques (Universidad Tecnológica de Tehuacán) et les écoles normales bilingues et interculturelles (ENBIO : Escuela Normal Bilingüe e Intercultural de Oaxaca), afin de former directement aussi bien les élèves (ou les étudiants) que les instituteurs bilingues. Il en résulte que la tonalité réflexive du présent article est nourrie des contrastes que cette nouvelle démarche apporte au récit de ces expériences au Guatemala, de même que les activités réalisées entre 2000 et 2006 au Guatemala ne cessent d'alimenter les initiatives que je développe depuis quatre ans au Mexique, avec des populations et des langues très différentes. Cependant, les conditions de ségrégation et de sous-investissement de l'éducation bilingue restent similaires entre les deux pays.

On ne joue pas impunément avec les utopies réalisables. Il faut une certaine dose d'abnégation pour s'entendre fréquemment rappeler à l'ordre dans des termes approchant « toi, l'expert, tu parleras quand on t'aura sonné ! », mais l'exercice est salutaire. J'écrivais plus haut que les activités de l'ALMG et de la Digebi se déroulent davantage dans un contexte « paternaliste » selon les termes de Yona Friedman que les projets zapatistes au Chiapas. C'est à la fois vrai et faux. Si un certain « caciquisme » et une bureaucratie de cooptation politique peut parfois réguler l'organisation générale et locale de l'ALMG ou de ces institutions de développement, il n'en reste pas moins que ce mode de fonctionnement élitiste et vertical, coupé des principes et des besoins de la « base sociale » est un défaut inhérent à toute institution de taille moyenne ou grande. Le réseau de techniciens, de linguistes et de maîtres d'écoles, d'étudiants d'écoles normales bilingues rurales et urbaines constitue un réseau complexe et diversifié qu'il serait injuste de juger trop vite ou de taxer de « caciquisme » – qui est d'ailleurs en soi un concept indigéniste d'origine et de justification douteuses, plutôt stigmatisant et attribué verticalement du « non-indien » à l'« indien », qui ne peut avoir de « vrais chefs », mais que des « caciques », selon l'idéologie ségrégationniste. Qui va tracer la frontière entre ce qui est « paternaliste » et ce qui ne l'est pas ? Tout intervenant extérieur est-il condamné à être forcément jugé « paternaliste » ? Ou bien doit-il/elle se transformer en anachorète ou en pénitent pour ne pas l'être ? Qui juge ? Selon quel critère ? Le seul fait d'être extérieur, aimablement bienveillant, et de ne pas vivre soi-même les résultats du projet que l'on propose ? N'y a-t-il pas risque de circularité, le censeur du paternaliste s'arrogeant, de manière paternaliste, la manière de juger les intervenants en fonction d'une grille d'indigénité et de résidence prolongée dans la communauté d'accueil, et se réservant le choix du verdict ? Faudra-t-il se garder de tout échange bénévole et matériellement désintéressé sous prétexte qu'il s'agit d'une ingérence paternaliste ? Faut-il alors, pour rectifier, introduire des notions de profit, de compétition sélective ou toute autre contingence évaluative dans l'échange entre les intervenants et les communautés ?

Ou bien, tout simplement, n'est-il pas préférable de laisser les intéressés réagir par eux-mêmes ? Les formes de l'échange entre intervenants extérieurs, « experts » et « techniciens en micro-utopies » – car l'aménagement linguistique sous toutes ses échelles (micro-, méso- et macro-sociolinguistique) est bien une forme d'utopie possible ou réalisable – ne se chargent-elles pas en amont de réguler les relations entre les agents de ce processus ?

5.2. Une méso-utopie : standardisation du tz'utujil

De quelle *insatisfaction collective*, selon les termes de Yona Friedman, est-il question ? Dans le domaine maya, et notamment au Guatemala, cette insatisfaction concerne la politique indigéniste et assimilationniste, la logique d'« incorporation » nationale selon un modèle de domination culturelle et matérielle des « indiens » face aux Ladinos et aux « non-indiens ». Cette insatisfaction concerne aussi l'échec scolaire, l'acculturation, la perte des valeurs morales et sociales dans un contexte d'après-guerre, suite à un conflit armé qui a aveuglément frappé les populations civiles, en se superposant à l'hégémonie politique et économique des élites « non-indiennes » (ou « métisses ») sur les populations indigènes. Il y a une volonté de changement social et l'idée que l'école, sous des formes nouvelles, pluralistes et ouvertes à la diversité socioculturelle du pays, envisagée comme ressource plutôt que comme handicap, serait un des vecteurs du changement et du progrès social pour les générations à venir émerge. La standardisation du tz'utujil a les apparences d'un projet modeste, mais sa réalisation s'avère être un processus d'une grande complexité. Ce projet ramifie ses motivations dans une série de revendications pour une citoyenneté participative, à travers le bilinguisme additif et non plus soustractif – d'ailleurs, « bilinguisme soustractif » est ici une expression élégante, voire un euphémisme pour ce qui, dans une perspective catalane serait appelé un « conflit diglossique ». À lui tout seul, un tel projet de *normativisation*, composante d'une *normalisation* des relations entre langues mayas et langue nationale, est ce qu'on pourrait appeler une « méso-utopie réalisable ».

Une des motivations est que le tz'utujil ait la possibilité de sortir de son état (ou statut) stigmatisé de « dialecte ». Cet état est ressenti comme une des formes qui manifestent le régime de ségrégation qui est, pour nombre d'amérindiens d'Amérique centrale et du Mexique, un motif d'*insatisfaction collective*. Le pays a en partie été détruit par sa propre armée nationale, au service des intérêts d'officiers militaires, de riches propriétaires terriens et de nantis des villes et des campagnes – ou de multinationales étrangères, surtout nord-américaines. Les victimes de violence, de crimes de guerre, de déportations, de spoliation et d'humiliations de toutes sortes ont vu un État autoritaire perdre toute crédibilité par le déferlement de violence dont il a fait usage contre la population civile, ce qui a poussé les gens à s'organiser pour changer les conditions de vie quotidienne et l'insertion future de leurs enfants¹³.

¹³ On trouvera les références bibliographiques et une explication de ces conditions historiques, qui rappellent la situation des régions périphériques d'Espagne au sortir du franquisme, dans Léonard 2011a.

C'est dans les modalités interindividuelles du *consentement collectif* que se décantent les contradictions et les dérives paternalistes. Les collectifs sont suffisamment réactifs pour cela et les linguistes – hormis les agents et membres du S.I.L. – sont loin d'être les intervenants les plus « acculturants », ou nocifs, sur le plan socioculturel. Les collectifs réagissent, et c'est bon signe. Le linguiste ne peut pas proposer n'importe quoi, n'importe comment, ni faire ce qui lui passe par la tête, que ce soit avec les langues ou avec les gens.

5.3. Une micro-utopie : changer le <v> ixil pour le /w/ « panmaya »

Un dernier exemple des limites posées par le collectif demandeur de solutions techniques eut lieu à la mi-août 2004 à Nebaj, dans le triangle ixil, lorsque nous présentâmes, Cecilio Tuyuc Sucuc¹⁴ et moi-même, les résultats de notre étude sur le /w/ ixil, qui analysait les conditions structurales du bétacisme ixil ($w > v, b$). Notre diagnostic tenait dans les propositions suivantes, qui relèvent toutes de la logique structuraliste et fonctionnaliste, qui cherche à extraire des régularités de la variation, en fonction de paradigmes, afin de fonder des *catégories* transparentes et de leur attribuer des représentations *codifiées* stables :

- a) /w/ est le terme étymologique qu'on peut également considérer comme la représentation sous-jacente, au niveau lexical, de tous les allophones soumis au bétacisme ixil : /w/ => [b, β, ...] ou variant en degré de sonantinité et obstruantité [w, v, b ...].
- b) Cette variation suit, *grosso modo*, des contraintes phonotactiques liées à l'échelle de force dans le mot (du point de vue de la fortition ou bétacisme), ou échelle de sonorité lexicale (du point de vue du caractère d'approximantes maintenu ou perdu, entre [w] et [v]).
- c) De tous les allophones audibles de l'unité phonémique /w/, la réalisation phonétique [v], qui correspond au <v> graphique (niveau graphémique) utilisé par les instituteurs ixil est tout aussi minoritaire que [w], qui n'apparaît qu'en contexte très sonore (ex : *paaw* « mal, péché »).
- d) Les allophones majoritaires sont plutôt des obstruantes fortes, telles que [b], voire [b'] en contexte V' (voyelle glottalisée : ex. *wi'xh* « chat » => [b'i(')ʃ], par anticipation de l'implosion glottale dès l'attaque initiale). Ces quanta sociophonétiques et allophoniques, qui font que les variantes contextuelles faibles de type [v] alternent avec les allophones forts de type [b] causent une fluctuation de la graphie des instituteurs.
- e) Il en résulte que l'option graphémique <v> est, contrairement aux apparences, tout aussi abstraite que <w>, mais présente en outre le désavantage de conforter des incohérences de notation chez les usagers, avec un effet déstabilisant pour l'apprentissage de l'écriture en langue ixil chez les enfants : la variation libre de la parole se traduit, dans les habitudes graphiques des instituteurs, par une incohérence graphémique qui pourrait s'avérer contre-productive dans le processus d'apprentissage de l'écrit, mais aussi pour la crédibilité de l'écrit en ixil, de manière générale.
- f) Quitte à choisir une solution graphique abstraite, autant choisir <w> pour des raisons étymologiques et phonologiques, d'autant plus que, du point de vue diasystémique, cette solution est pertinente et unificatrice avec les langues mayas voisines.

Nous démontrâmes doctement, avec Cecilio Tuyuc Sucuc, le bien-fondé de ces cinq propositions, issues d'un labeur assidu et de maintes veillées tardives à plisser les yeux devant un écran d'ordinateur, scrutant des spectrogrammes et des oscillogrammes. La première enquête de l'ALMG auprès de locuteurs Ixil s'était révélée inexploitable, tant l'enregistrement était de mauvaise qualité. Le signal était rendu inutilisable par les dysfonctionnements du micro. Nous avons donc refait des enregistrements avec prise de son directe sur l'ordinateur, à partir du même corpus comme questionnaire et nous étions désormais sûrs des résultats.

La vingtaine d'instituteurs bilingues Ixil qui assistait à notre présentation nous écouta patiemment et apprécia la visualisation des sons sur l'écran de l'ordinateur. La physique de la parole les impressionna vivement et les convainquit en effet... que nous avons beaucoup travaillé pour cette recherche, ce dont ils eurent la politesse de nous féliciter. Mais leur réponse fut catégoriquement négative. Pour eux, pas question de changer de graphie en cours de route, même si les autres langues mayas voisines s'écrivent avec <w>. Leur principal argument était qu'on ne change pas une habitude graphique – ou un habitus orthographique

¹⁴ Cecilio Tuyuc Sucuc, technicien et administrateur de l'ALMG, a été président du bureau kaqchikel de l'ALMG (ou *Communauté linguistique kaqchikel*) en 2006 et conseiller auprès de nombreux autres bureaux régionaux de l'ALMG, notamment en région ixil, au début des années 2000. Il a été l'un des plus efficaces protagonistes des utopies réalisables durant la période allant de 2000 à 2006, durant laquelle l'auteur de ces lignes a travaillé avec les instances d'aménagement linguistique au Guatemala (cf. note 12 au sujet de la continuité des activités de conseil en aménagement linguistique de l'auteur de ces lignes, mais dans d'autres régions de Més-Amérique).

– qui marche. Ce serait source de confusion et d'indécision chez les élèves et cela n'aiderait pas la langue à s'intégrer en milieu scolaire.

Ils avaient raison, et leur analyse était même d'un niveau stratégique élevé, du point de vue de la planification linguistique, car ce n'est pas seulement dans les grandes orientations que se conçoit une stratégie d'ensemble, mais dans l'intelligence du détail pragmatique et de la combinaison des éléments les plus pragmatiques pour parvenir à une fin satisfaisante, surtout quand la tâche est aussi difficile et délicate que la revalorisation de la langue et le démontage de la ségrégation. Ce point de vue rationnel et légitime est ce que j'appellerais leur « avis d'experts ». Du point de vue du contenu, leur réaction et leurs arguments étaient justifiés. Mais il en allait autrement dans la forme. Le collectif mêla ces réflexions à des remarques disqualifiantes, mettant en doute la valeur de l'argument technique et de la technologie de traitement automatique de la parole – ils prirent comme exemple leur propre rétroprojecteur, qui n'avait pas fonctionné, si bien qu'après de multiples manipulations, nous avons décidé de réunir tout le groupe autour de l'écran de notre ordinateur portable, à défaut de matériel de projection. Pis encore, ils nous accusèrent d'avoir falsifié les données, en influençant les informateurs – alors que, comme je le mentionnais plus haut, nous avons dû refaire les premiers enregistrements réalisés par certains d'entre eux. Ces reproches étaient durs et pouvaient sembler injustes. Ils révélaient en outre une suspicion implicite, puisqu'on nous soupçonnait même de trafiquer les données. Mais ce n'était que l'expression transposée sur le registre affectif et personnalisé de l'avis d'experts, qu'ils avaient formulé clairement par ailleurs dans la discussion. Nous avons pris nos rêves pour des réalités, Cecilio Tuyuc Sucuc et moi-même – vu de la seule perspective de la micro-utopie du <w> ixil, il y avait là de quoi rester tétanisés devant la folie des grandeurs que constitue la macro-utopie d'un k'iche' unifié, ou, sur une échelle prenant soudain une dimension astronomique, l'idée d'une *lingua franca* maya.

Notre solution technique répondait bien à une insatisfaction collective, mais nous avons mal évalué la solution à proposer. Dans ce cas précis, les usagers et praticiens professionnels de la langue engagés dans la praxis éducative n'attendaient pas une solution brillante à un problème de phonologie ixil, conditionné par l'échelle de sonorité et de force positionnelle en distribution complémentaire. Ils demandaient, plutôt qu'une solution nouvelle, confirmation du bien fondé de la norme orthographique posant problème, afin de mieux vivre avec cette convention. Ils voulaient que nous entérinions leur construit pragmatique. Ou bien ils attendaient encore autre chose, que nous ne sûmes pas évaluer ni comprendre. Le fait que les bénéficiaires de l'intervention technique résistèrent et rejetèrent notre proposition, quitte à s'y prendre avec une certaine impulsivité, est somme toute bon signe : signe de résistance au « paternalisme » pavé de bonnes intentions que signale Yona Friedman et signe de mobilisation autour de la question de la codification et des conditions concrètes, pragmatiques, empiriques, de la promotion ainsi que de l'usage de la langue comme outil de travail et d'apprentissage en milieu scolaire. L'acquis ou l'effet bénéfique de notre travail de recherche assidu fut sans doute ailleurs, là où ne l'imaginions pas, ou bien là où notre orgueil aurait préféré ne pas se contenter de le voir : comme un produit ponctuel activateur de cette mobilisation et d'une réflexion sur la codification, bref, comme une animation davantage que comme une contribution ou une avancée. Il nous sembla aussi que les participants de la réunion apprécièrent de leur côté notre indignation devant les formes détournées qu'ils utilisèrent pour ébranler notre soutien au construit structuraliste-fonctionnaliste qu'est le <w> diasystémique comme proposition orthographique.

Il est bon que le « terrain » – ou que la société ou tout autre collectif – résiste, en dépit de l'expression d'un besoin exprimé. Qu'on vienne en intrus curieux avec un questionnaire sous le bras et un magnétophone dans la besace, ou qu'on vienne en technicien apporter une solution technique à une insatisfaction collective, il est sain, sur le plan intersubjectif entre le chercheur et la société, d'être confronté à une résistance du tissu local. Le fait qu'un secteur de la société exprime une insatisfaction collective et fasse appel à un conseiller externe pour rendre un avis technique n'engage pas nécessairement ce collectif à le suivre, quel que soit le degré de validité de son expertise. Chacun des deux partis prend ses responsabilités, en principe en fonction d'une logique d'élucidation, mais parfois d'autres choix pragmatiques se font jour, ou bien le collectif demandeur recule. Rien ne dit que l'idée ne fera pas son chemin plus tard, dans une autre conjoncture. Le seul fait qu'une résistance vienne tendre la relation peut être l'indice d'un ajustement pragmatique en cours, c'est-à-dire le signe qui suggère que le socle de la diglossie a été secoué.

5.4. Langue d'Ésope et trame du micro-aménagement pluraliste

La dernière expérience que je relaterai ici concerne les paradoxes d'une opération de conseil en pédagogie bilingue et interculturelle par la réalisation d'ateliers d'écriture et de conceptualisation didactique en milieu maya q'anjob'al, au Guatemala, en 2006. Le vertige existentiel a consisté à saisir par un fil, de manière soudaine, l'ensemble d'un écheveau de causes et d'effets externes permettant de comprendre les contradictions d'un travail coopératif de sociolinguistique impliquée à travers l'activité des ateliers d'écriture. Nous verrons que, tout comme selon la parabole d'Ésope (« la langue est la meilleure et la pire

akatek – sont des « langues proches ». Les langues q'anjob'aliennes ont été parmi les plus étudiées des langues mayas et sont dotées de solides monographies (cf. Zavala 1992 pour l'akatek, Craig 1977 pour le popotí, OKMA 2000a et 2000b). La question de leur continuité/diversité a fait l'objet d'un célèbre article de Terrence Kaufman (1976), avec son plaisant et retentissant « une langue ou quatre langues, mais ni deux ni trois », qui a eu des conséquences sur l'élaboration de la carte officielle des langues mayas du Guatemala dans les années 1990 (tant pour le q'anjob'al que pour les langues quichéanes), à la suite d'un précédent tout aussi retentissant pour la diversité du domaine maméan (cf. Kaufman 1969). Cette contribution a permis de voir que le continuum dialectal q'anjob'alien, qu'on peut considérer comme un carrefour typologique des langues mayas, s'avère un observatoire heuristique pour une synergie entre dialectologie et typologie linguistique, notamment phonologique (cf. Léonard & dell'Aquila 2009).



Le continuum dialectal q'anjob'alien

Il a été démontré de manière convaincante que ces langues participent d'un continuum et que, akatek et q'anjob'al notamment, peuvent être considérés comme deux dialectes d'une même langue (cf. Toledo 1999). Cependant, conformément aux accords de paix de 1996, quatre langues ont été rendues officielles en dépit – de toute évidence – du continuum, en faisant le choix que Kaufman s'était prudemment abstenu de faire en 1976 (car cet auteur a bel et bien laissé le choix ouvert, sur la question du continuum q'anjob'alien). Ce n'était pas la curiosité qui avait fait venir le chercheur d'aussi loin pour travailler au micro-aménagement linguistique de ces langues proches, mais l'amitié qu'il avait pour José Aurelio Silvestre Sanchez Gómez, alors membre très actif de l'ALMG de Jacaltenango (nommé depuis, à plusieurs reprises, président de ce bureau). Après une première série d'ateliers réussis en zone popotí, le chercheur avait été invité par des participants acatèques, membres de l'ALMG de San Miguel Acatán, à organiser l'année suivante des ateliers à San Miguel Acatán et San Rafael la Independencia. À son arrivée, le chercheur fut très surpris de constater que la ville de San Miguel Acatán (2775 habitants), perchée en altitude, au cœur des montagnes, éloignée de tout autre centre urbain d'importance – si ce n'est le gros bourg de Jacaltenango (population estimée entre 23 000 et 20 000 habitants) –, présentait des signes extérieurs de richesse, voire d'opulence, tout à fait insolites compte tenu de sa position géographique et de ses ressources agricoles. Des hôtels de plusieurs étages, aux vitrages flambant neufs, des échoppes vendant des téléphones portables, des ordinateurs ou des appareils électroniques de toutes sortes le long des rues de ce gros bourg de la Sierra Cuchumatán ; des maisons et des villas de plusieurs étages resplendissaient sous le soleil – impression augmentée par l'usage d'amples superficies de vitres sans tain, élément rare dans l'habitat de cette région. Pour qui connaît le caractère rustique des maisons traditionnelles de paysans pauvres de la Sierra Cuchumatán, l'opulence de San Miguel Acatán sautait aux yeux. De toute évidence, une importante partie de la population avait migré aux USA et envoyait des devises – d'où la profusion de magasins d'appareils téléphoniques et de cyber-cafés dans ce petit bourg. Après un atelier de linguistique maya acatéco-q'anjob'al à San Miguel avec le personnel technique de l'ALMG acatéque, le chercheur se rendit à San Rafael la Independencia pour réaliser un atelier d'élaboration de matériaux pédagogiques, qui dura deux jours (17-18 juillet 2006). Là, il constata que les participants étaient accaparés par des discussions techniques sur la manière dont il convenait d'écrire les textes. Il apprit que les groupes étaient mixtes : constitués en partie de maîtres d'école acatèques, mais principalement d'instituteurs jacaltèques,

seule solution qui garantisse la continuité des ressources humaines, dans la crise que traverse cette région frontalière, relativement isolée, traversant une crise agraire et politique régionale.

autrement dit, de langue popti'. Le chercheur en apprend la raison au détour d'une conversation avec un groupe particulièrement affairé sur la nature des consonnes qu'il devait écrire. Le tableau 3 ci-dessous illustre l'un des phénomènes de variation en vigueur dans le continuum dialectal q'anjob'al, en ce qui concerne l'occlusive uvulaire sourde /q/, en position finale (*winaq*, *kaq*, *saq*), médiane intervocalique (*taqin*, *aqal*, *poqoqal*), pré-consonantique ou pré-labiale implosive (*iqb'alej* ; *iqb'al*), ou en coda après une attaque implosive labiale (*b'aq*), dans cinq localités : d'une part EUL (Santa Eulalia), BAR (Santa Cruz Barrillas), AND (San Andres Huista) – qui sont de langue q'anjob'al à proprement parler – tandis que, d'autre part, ACA (San Miguel Acatán) et RAF (San Rafael la Independencia) sont les deux centres urbains acatèques et que NEN (Nentón) est une localité popti'. On voit que dans le premier groupe, l'occlusive uvulaire est robuste, tandis que dans le deuxième groupe, elle se spirantise ou s'affaiblit en une fricative vélaire (notée par la « jota » <j> selon les conventions de l'espagnol). Mais cette tendance est en partie contrariée par une tendance à la variation libre à San Miguel Acatán (doublets *winaj* ; *winaq(j)* ; *b'aq* ; *b'aj*). Les différences sont signalées en gras dans le tableau – on notera que le vocalisme est également variable, en contexte précodaïque uvulaire ou anciennement uvulaire, comme le montrent les formes *kaajin*, *saajin*, *noonaj* à ACA, contre *kaj*, *saj*, *nohnaj* à Nentón, sans compter que cette langue est également susceptible de varier sur ce point, comme le suggère le contraste *oh* / *oo* entre *nohnaj* et les autres formes¹⁷.

		EUL	BAR	AND	ACA	RAF	NEN
«homme » ¹⁸	Final	<i>winaq</i>	<i>winaq</i>	<i>winaj</i>	<i>winaj</i> ; <i>winaq(j)</i>	<i>winaj</i>	<i>winaj</i> ;
« rojo »	Final	<i>kaq</i>	<i>kaqyin</i>	<i>kaj</i>	<i>kajin</i>	<i>kaajin</i> ; <i>kajin</i>	<i>kaj</i>
« blanco »	Final	<i>saq</i>	<i>saqyin</i>	<i>saj</i>	<i>sajin</i>	<i>saajin</i> ; <i>sajin</i>	<i>saj</i>
« lleno »	Contour J-Q	<i>nojnaq</i>	<i>nojnaq</i>	<i>nohi</i>	<i>noojnaj</i> ; <i>noonaj</i>	<i>noonaj</i>	<i>nohnaj</i>
« hueso »	Contour B'-Q	<i>b'aq</i>	<i>b'aq</i> ; <i>b'aqilej</i>	<i>b'aj</i>	<i>b'aq</i> ; <i>b'aj</i>	<i>b'aj</i>	<i>sb'ajil</i> <i>joj</i> ; <i>b'aje</i>
« seco »	V_V	<i>taqin</i>	<i>taqin</i>	<i>tajinh</i>	<i>tajin</i>	<i>tajin</i>	<i>tajinh</i>
« pie »	V_V	<i>aqan(ej)</i>	<i>aqanej</i>	<i>oj</i>	<i>aqaneh</i> ; <i>ajan</i>	<i>ajan (e)</i>	<i>joj</i> ; <i>oje</i>
« arena »	V_V	<i>poqoqal</i>	<i>ch'en poq</i>	<i>poj</i>	-	<i>poj</i>	-
« tela para cargar niño »	_C C = B'	<i>iqb'alej</i> ; <i>iqb'al</i>	<i>iqb'alej</i>	-	<i>iqb'anil</i> <i>eh</i> ; <i>ijb'anile</i>	<i>ijb'al</i> ; <i>ijb'anile</i>	-

Tableau 3. Réalisations de l'occlusive uvulaire du PM dans le réseau dialectal q'anjob'alien.

On voit que la trame fine de la variation, dont on trouvera de nombreuses illustrations géolinguistiques dans Léonard & dell'Aquila (2009), doit, dans le cas de groupes mixtes de maîtres d'écoles bilingues mêlant plusieurs variétés, poser d'épineux problèmes d'adéquation à la norme locale acatèque que les participants étaient censés respecter. Le vertige vient de ce que la plupart des participants à l'atelier d'écriture n'étaient pas des maîtres acatèques mais des instituteurs jacaltèques, de langue popti'. Autrement dit, les participants de l'atelier n'étaient pas locuteurs de la langue locale mais d'une langue proche – sur le plan structural – et voisine géographiquement. Ils étaient certes des locuteurs natifs d'une variété du continuum q'anjob'alien, mais ils ne maîtrisaient l'akatek que par ajustement à leur propre variété dialectale. C'est alors que l'intervenant, qui menait l'atelier d'écriture en pensant, depuis le début, former des maîtres acatèques, commença à comprendre la trame sociologique et géopolitique sous-jacente qui conditionnait les répertoires linguistiques de manière imprévue : il n'y avait pas d'instituteurs locaux à San Miguel Acatán, parce que l'économie locale était orientée vers l'émigration. Non seulement l'émigration vers les USA est plus forte à San Miguel Acatán, mais ce flux migratoire est contrôlé, dans cette municipalité, par des *coyotes* ou passeurs locaux. D'où l'opulence de certaines maisons du bourg et l'intensité du flux migratoire ; d'où, également, la faible attractivité, pour les jeunes acatèques, des métiers de l'enseignement et, *a fortiori*, de l'école bilingue et interculturelle maya-espagnol. Les conditions favorables à l'émigration hors du pays laissent en effet deviner que pour les gens de San Miguel, le métier

¹⁷ Une description très détaillée de la variation aussi bien phonologique que morphologique est donnée dans Toledo 1999. Cf. également OKMA 2000a, 2000b.

¹⁸ *Hombre* « homme », *rojo* « rouge », *blanco* « blanc », *lleno* « plein », *hueso* « os », *seco* « sec », *pie* « pied », *arena* « sable », *tela para cargar niño* « tissu pour porter les enfants ».

d'enseignant n'est pas la meilleure manière de gagner sa vie. On a expliqué au chercheur que, même si l'émigration touche toute la région, y compris le bourg de Jacaltenango, les conditions n'y sont pas aussi favorables qu'à San Miguel, si bien que le métier d'enseignant reste une perspective tentante pour les jeunes bacheliers jacaltèques. Il se serait donc ainsi créé, entre les deux centres urbains, une relation de complémentarité, Jacaltenango fournissant des maîtres d'école bilingues popti' aux écoles de San Miguel et San Rafael. L'une des conséquences est que la division du continuum q'anjob'alien en trois langues officielles – avec l'attribution de trois bureaux de l'ALMG (trois *communautés linguistiques*, selon les termes en vigueur dans cette institution) – outre le chuj (dont le caractère de langue face aux trois autres est moins douteux), qui semble à première vue une erreur, ou une forme de divisionnisme, s'avère pragmatiquement positive. Ce constat fut ressenti par l'auteur de ces lignes comme un vertige, dans la mesure où l'année précédente, le chercheur avait pu constater à quel point les variétés du continuum q'anjob'al bénéficiaient, malgré l'apparente division qu'implique leur tripartition officielle, d'une réelle inter-complémentarité : lorsque la gestion d'un des trois bureaux (ou des quatre bureaux, si l'on compte celui du chuj) allait à vau-l'eau, suite à des choix stratégiques erronés, il en restait toujours un ou deux autres pour éponger les dégâts, à l'échelle du réseau dialectal dans son ensemble. La diversification et la complémentarité primaient alors sur la simple division. Pour un lecteur féru de la pensée de William James, tant pour son empirisme radical que pour son pragmatisme (James 2007), la confirmation de cette intuition fit donc l'effet d'un vertige : le vertige du *transcadrage*, puisque c'est le transfert de ressources d'un cadre d'aménagement linguistique à l'autre, le flux des vases communicants des compétences et des intérêts partagés ou contrastés, qui garantissaient des conditions d'équilibre à un système apparemment en situation de fragmentation.

L'utopie réalisable consiste ici à adapter le *cadre* aux contingences de l'aménagement linguistique dans un continuum dialectal divisé en quatre langues : faire de l'individuation polycentrique un cadre d'aménagement pluraliste fonctionnant en vases communicants. Les besoins des collectifs, aussi bien de la population que des techniciens, trouvent une *forme* par laquelle réaliser des échanges, des compromis, des ajustements, notamment par des flux de compétences et l'adaptation des compétences.

6. CONCLUSION ET DISCUSSION

Toutes les situations analysées dans ce qui précède ont à voir avec l'hétérogénéité de langues en situation de diglossie fishmanienne : qu'il s'agisse de standardisation du tz'utujil ou de codification de l'ixil, de l'élaboration de matériaux pédagogiques en akatek ou en popti', c'est, face à la qualité hétérogène et variable de la langue, la complexité des processus de sélection de formes et de propriétés des objets linguistiques qui s'avère le principal souci d'un secteur de la population autochtone, demandeur d'une solution technique. Cette demande se présente comme une utopie réalisable, surtout si le linguiste sait limiter son intervention au conseil, à l'accompagnement dans la réflexion, pour modifier les modes d'organisation de la communauté linguistique, en termes d'agencement des inventaires phonémiques et morphémiques, lexicaux et grammaticaux, mais aussi afin d'enrichir, à terme, la gamme des répertoires des locuteurs – tous ces termes figurent dans la grille d'analyse du modèle « Hétérogénéité & Variation » (cf. tableaux 1 et 2 *supra*). Si le linguiste s'en tient à une logique d'élucidation (cf. Léonard 2009), évitant toute posture d'autorité, en tenant compte des facteurs d'adaptation pragmatique et du feuilletage des pratiques langagières, son travail remplira les conditions d'une utopie réalisable, à savoir, non paternaliste. Rien ne garantit pour autant que son action aura un réel impact. Mais il aura sensiblement contribué à faire avancer un état de conscience glottopolitique en renforçant les capacités techniques et le jugement critique de ses partenaires, locuteurs natifs. Si, au contraire, il force le processus dans ses interactions avec l'équipe de linguistes ou de praticiens natifs et fonde sa démarche sur une grille de type structuraliste et fonctionnaliste, il n'aura sans doute pas plus d'impact et aura perdu ce qui s'avère sans doute, paradoxalement, le plus grand apport de l'activité d'intervention : l'occasion d'apprendre, en tant que linguiste, en déconstruisant ses idées reçues sur la langue qu'on aborde mais aussi sur le langage et ce, de manière théorique et pratique.

Paradoxalement, c'est dans l'activité de normalisation d'une situation diglossique, pour renverser la situation de bilinguisme soustractif afin de favoriser l'émergence d'un bilinguisme (ou plurilinguisme) additif – alors que la plupart des opérations que doit réaliser la communauté de pratique engagée dans l'élaboration du corpus et la revalorisation du statut, vise apparemment à établir une unité de la langue et sa construction en une nouvelle totalité –, que prédominent les fonctions inverses, toutes liées à l'hétérogénéité et à la variation. Tout se passe comme si le fait de chercher à refonder la langue minorée soulevait une épaisse poussière de réalité, qui ferait apparaître enfin sa forme dans toute sa densité : à trop secouer le conflit sociolinguistique, apparaît le fantôme de la langue et cette vision a tout d'un hologramme. Il s'ensuit une série apparemment inextricable de contradictions, qui sont la manifestation même de l'ébranlement des soubassements d'une situation de pouvoir. Si le linguiste sait ce qu'il fait, où il

va et avec qui il travaille, tant mieux pour tous, mais force est de reconnaître que l'épaisse poussière soulevée par le changement de type 2, comme l'appelle plaisamment Watzlawicz – à savoir le changement réel, à la différence du changement de type 1, qui revient à « toujours plus de la même chose » – obscurcit le plus souvent l'horizon. Cependant, l'auteur de ces lignes pense que le jeu en vaut vraiment la chandelle, aussi bien pour l'ethos du linguiste que pour l'avancement des connaissances et l'approfondissement de l'expérience humaniste.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes de la linguistique d'intervention que d'avoir pour effet de remettre en question les postulats structuralistes et fonctionnalistes de la linguistique, sans non plus faire de concession à l'attitude (dé)constructiviste ou postmoderniste. Une fois de plus, la solution n'est pas seulement dialectique et ne consiste pas simplement en un dépassement de ces deux modèles ; bien plutôt, elle réside dans une pratique du pragmatisme (cf. James 2007), voire d'une forme de *pragmatisme critique*, envisagée comme l'une des façons les plus engagées de s'adonner à la réflexion théorique en sciences humaines. Elle consiste aussi en une application rigoureuse des trois conditions et du prérequis énoncés par Y. Friedman qui fondent les utopies réalisables : répondre à une *insatisfaction collective*, apporter une *solution technique*, donner les moyens d'*appropriation collective*, sans laisser aucune marge au *paternalisme*.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABÉLES, M. ([2008] 2012). *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot.
- CANUT, C. (2012). « Transversalités langagières. Quelques notes pour une anthropologie des pratiques langagières », in DREYFUS & PRIEUR (éds.), 89-97.
- CASAD, E. (1974). *Dialect intelligibility testing*, University of Oklahoma, the Summer Institute of Linguistics.
- CONSTENLA UMAÑA, A. (1991). *Las lenguas del área intermedia: introducción a su estudio areal*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica.
- CRAIG, C. (1977). *The Structure of Jacalteco*, Austin, University of Texas Press.
- DELEUZE, G. (2003). *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1973-1995*, Paris, Éditions de Minuit.
- DREYFUS, M. & PRIEUR, J.-M. (coord.) (2012). *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques*, Paris, Michel Houdiard.
- HAUGEN, E. ([1966] 1972). *The Ecology of Language*, Stanford, Stanford University Press.
- FALC'HUN, F. ([1963] 1981). *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- FRIEDMAN, Y. ([1975] 2000). *Les utopies réalisables*, Paris, L'Éclat.
- GARFINKEL, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.
- ILLICH, I. (1975). *Nemesis médicale*, Paris, Seuil.
- JAMES, W. ([1906-07] 2007). *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, (trad. de Nathalie Ferron), Paris, Flammarion.
- KAUFMAN, T. (1969). « Teco a New Mayan language », *International Journal of American Linguistics* 35.2, 154-174.
- KAUFMAN, T. (1976). « New Mayan languages in Guatemala: Sacapultec, Sipakapa, and others », *Mayan Linguistics* 1, 67-90.
- KIRK, P. L. (1970). « Dialect Intelligibility Testing: The Mazatec Study », *International Journal of American Linguistics* 36- 3, 205-211.
- LAPOUGE, G. (1978). *Utopie et civilisations*, Paris, Flammarion.
- LEONARD, J. L. (2009). « Logique d'élucidation, refondation épistémologique et empirisme critique : pour une linguistique impliquée », in PIEROZAK, I. & ELOY, J.-M. (coord.), *Intervenir : appliquer, s'impliquer ?*, Paris, L'Harmattan, 55-62.
- LEONARD, J. L. (2010). « Enquêtes exploratoires pour l'ALMaz (*Atlas Lingüístico Mazateco*). Élicitation croisée, entre typologie et codification d'une langue otomangue », *Géolinguistique* 11, 59-109.
- LEONARD, J. L. (2011a). « L'aménagement linguistique entre paix et conflit : Guatemala des Accords de Paix Ferme et Durable (APFD) et Chiapas insurgé, 1994/96-2009 », in AGRESTI, G. (éd.), *Actes du colloque Diritti Linguistici ; Rovesciare Babele*, Roma, Aracne, 225-244.
- LEONARD, J. L. (2011b). « Valeur et fonction de l'image dans la documentation des « langues en danger » : enjeux épistémologiques », Colloque *Les études photographiques au carrefour des sciences humaines et sociales*, 5-6 octobre 2010, Rennes, mise en ligne 2011 : <http://www.colloque-photo-rennes.eu/?lg=fr>
- LEONARD, J. L. (2013). « Structure et agencement », *Langage et Société* 146 (rubrique « Débats »).
- LEONARD, J. L. & DELL'AQUILA, V. (2009). « Réseau dialectal, trame et tropismes typologiques : les gutturales, glottales et dorsales en q'anjob'alien », *Géolinguistique* 11, 51-117.

- LEYLA SOLANO, X. & ASCENCIO FRANCO, G. (1996). *Lacandonia al filo del agua*, México, Ciesas & FCE.
- NICOLAÏ, R. (2011). *La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, Paris, L'Harmattan.
- OKMA (Oxlajuuj Keej Maya' Ajtz'iib') (2000a). *Slahb'ab'anil kotzotelb'al yul Popti'*, Guatemala, Cholsamaj.
- OKMA (Oxlajuuj Keej Maya' Ajtz'iib') (2000b). *Sk'exkixhtaquil Yallay Koq'anej. Variación dialectal en Q'anjob'al*, Guatemala, Cholsamaj.
- SAMARIN, W. ([1968] 1970). «Lingua Francas of the World», in FISHMAN, J. (éd.), *Readings in the Sociology of Language*, The Hague – Paris, Mouton, 660-672.
- TOLEDO, M. “B'aalam” E. (1999). *La cuestión akateko-q'anjob'al, una comparación gramatical*, Guatemala, Universidad Mariano Gálvez de Guatemala, Facultad de Humanidades, Escuela de Lingüística. Disponible en ligne sur <http://biblioteca.umg.edu.gt/digital/14008.pdf>.
- VOLLE, R.-M. (2012). «Normes langagières et positionnement social : réflexions sur l'enseignement du romani standardisé aux enfants Roms de Roumanie», in DREYFUS, M. & PRIEUR, J.-M. (éds.), 175-189.
- WALLERSTEIN, I. ([2004] 2006). *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, (trad. de Camille Horsey & François Gèze), Paris, La Découverte.
- WATZLAWICK, P., WEAKLAND, J. & FISCH, R. (1975). *Changements. Paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil.
- ZAVALA, R. (1992). *El Kanjobal de San Miguel Acatán*, México D. F., UNAM.
- ZAVALA, R. & SMITH-STARK, T. (2008). *Evaluation of Asociación Oxlajuuj Keej Maya Ajtziib – OKMA Linguistic Research, Final Evaluation*, Oslo, Norad Collected Reviews 23/2008. Disponible en ligne sur <http://www.bing.com/search?q=OKMA+Linguistic+Research%2C+Final+Evalua&go=&qs=n&form=QBRE&pq=okma+linguistic+research%2C+final+evalua&sc=0-0&sp=-1&sk=>.